UNIV OF
TORONTO
LIBRARY

LA DÉSERTEUSE

PIÈCE EN QUATRE ACTES

Représentée pour la première fois à Paris sur le théâtre de l'Odéon, le 15 Octobre 1904.

A LA MÊME LIBRAIRIE

DE M. BRIEUX :

Bernard Palissy, en un acte en vers, en collaboration avec M. Gaston Salandri (*Épuisé*).
Ménages d'artistes, comédie en trois actes.
Blanchette, comédie en trois actes.
La Couvée, comédie en trois actes.
L'Engrenage, comédie en trois actes.
La Rose bleue, comédie-vaudeville en un acte.
Les Bienfaiteurs, comédie en quatre actes.
L'Évasion, comédie en trois actes. (*Couronnée par l'Académie française.*)
L'Ecole des Belles-Mères, comédie en un acte.
Le Berceau, comédie en trois actes.
Résultat des Courses, comédie en six tableaux.
Les Trois Filles de M. Dupont, comédie en quatre actes.
La Robe rouge, pièce en quatre actes. (*Couronnée par l'Académie française.*)
Les Remplaçantes, pièce en trois actes.
La Petite Amie, comédie en quatre actes.
Les Avariés, pièce en trois actes. (*Interdite par la censure.*)
Monsieur de Réboval, comédie en quatre actes (non publiée).
Maternité, pièce en trois actes.

DE M. JEAN SIGAUX :

Les Chimères, comédie en un acte, représentée au Gymnase.
Le Pré Catelan, comédie en un acte, représentée à l'Odéon.
Un Cercle de Femmes, comédie en un acte.
Le Paysan, drame en un acte, représenté au Vaudeville.

De cet ouvrage il a été tiré à part vingt exemplaires sur papier de Hollande, numérotés et paraphés par l'éditeur.

Émile Colin — Imprimerie de Lagny.

LP
B8535d

Eugène BRIEUX & JEAN SIGAUX

La DÉSERTEUSE

PIÈCE EN QUATRE ACTES

15-5-75-6
27/8/20

PARIS — Ier

P.-V. STOCK, ÉDITEUR

(Ancienne Librairie TRESSE & STOCK)

27, RUE DE RICHELIEU, 27

1904

Tous droits de traduction, de reproduction et d'analyse réservés pour tous pays, y compris la Suède et la Norvege.

La Déserteuse is entered, according to act of Congress, in the year 1904, by MM. Brieux et Jean Sigaux in the office of the Librarian of Congress, at Washington. All rights reserved.

PERSONNAGES

FORJOT.	MM.	Gémier.
LE PÈRE NOBLE		Albert Lambert.
RAMETTY		Marié de l'Isle.
SABAROT.		Darras.
LE MAITRE.		Cazalis.
L'AVOUÉ		Duparc.
L'AVOCAT		Roger.
L'ARMATEUR.		Cornély.
LE MARCHAND DE BOIS . .		Sterny.
L'ACHETEUR		Dicard.
GEORGES.		Terrier.
ALFRED		Berger.
GABRIELLE.	Mmes	Marcilly.
PASCALINE.		Sylvie.
HÉLÈNE		Even.
MARION		Dehon.
MADAME CRINONÉ		Carlier.
MADAME FIDELAINE		De Miramon.
MADAME HEURTIER		Doll.
MADAME MALCOT		Calvill.
L'Ingénue.		

PQ
2201
B5D4

LA DÉSERTEUSE

ACTE PREMIER

Un salon. A droite, premier plan, devant une glace, une table sur laquelle sont des objets de toilette. Chaises. A gauche, deuxième plan, en pan coupé, une porte à deux battants. Au fond, une bibliothèque. A droite, une porte d'intérieur. Au milieu, un peu à droite, une table et des chaises.

SCÈNE PREMIÈRE

FORJOT, GEORGES. *Au lever du rideau, Forjot, chargé de deux gros livres de commerce, entre par le fond gauche, suivi de Georges, garçon de magasin, qui porte des papiers et un encrier.*

FORJOT

Alors, je vais me mettre ici. (*Apercevant la table de droite.*) Là, sur cette table...

GEORGES

Mais, monsieur Forjot, c'est ici qu'on recevra le maître.

FORJOT

Le maître! Le maître! Vous dites aussi le maître, vous!... Enfin, il faut bien que je m'installe quelque part. Le magasin est envahi par les invités et mon bureau est transformé en vestiaire... Je me mets là... Enlevez cet album et ces fleurs... Posez votre encrier, voyons... Et mettez ça là-bas, sur l'autre table...

GEORGES

Il y a dessus les affaires de toilette de madame...

FORJOT

Oui, le salon est devenu un cabinet de toilette... Faites-vous de la place... (*Georges obéit, Forjot dépose ses livres sur la table de droite.*) Ouf!... Et alors, M. Jacob est réellement malade?

GEORGES

La grippe, la fièvre, tout le tremblement.

FORJOT

Et il me laisse sur les bras la comptabilité de fin

de mois ! Être malade le 29, lorsqu'on est comptable, c'est de la bêtise ou de la méchanceté. (*Radouci.*) Il faudra tout de même lui envoyer notre médecin, le sien est un âne bâté.

GEORGES

Bien, monsieur Forjot.

FORJOT

Allez me chercher le carnet de location des partitions et des pianos.

GEORGES

Le carnet de...

FORJOT

Oui... Qu'est-ce qu'il y a ? J'ai l'air de vous demander la lune.

GEORGES

C'est tout comme.

FORJOT

Parce que ?

GEORGES

Mais parce que... Ce carnet-là, il est bien dans le bureau au fond du magasin ?

FORJOT

Oui.

GEORGES

Eh bien, madame a fait rouler devant le piano à queue qu'on a vendu hier...

FORJOT

Ça va bien... Ah! elle ne se doute pas, madame, que c'est aujourd'hui le 29, demain le 30 et après-demain le 1er, et que, pour payer les échéances du 1er, il faut toucher le 30 les quittances qu'on aura préparées le 29... Allez me chercher ce carnet, il me le faut... Prenez du monde... Dérangez le piano...

GEORGES

Il n'y a personne.

FORJOT

Charles?

GEORGES

Il est à la gare.

FORJOT

Pour?

GEORGES

Pour les bagages.

FORJOT

Les bagages du maître, c'est juste. Et Pierre?

GEORGES

Pierre...

FORJOT

C'est bon... il est au diable, avec les autres...

GEORGES

Et moi, il faut que je me dépêche d'aller placer les chaises dans la salle du concert. On commence à neuf heures et il en est huit...

FORJOT

Alors, fichez-moi le camp. Je relèverai les comptes sur le grand-livre... J'en ai jusqu'à deux heures du matin!... Ah! c'est gai, d'avoir une femme qui veut jouer à la cantatrice... Fichez-moi le camp, je vous dis!

GEORGES

Oui, monsieur. (*Il sort.*)

FORJOT, *à lui-même; ouvrant ses livres.*

Si je n'étais pas assez bête pour le lui permettre et si je ne poussais pas la faiblesse jusqu'à organiser des concerts afin qu'elle se fasse entendre, ça n'arriverait pas! Enfin! (*Entre Gabrielle.*)

SCÈNE II

FORJOT, GABRIELLE

GABRIELLE, *en toilette de soirée.*

Écoutez, il est encore temps. Voulez-vous vous décider?

FORJOT

A qui parles-tu?

GABRIELLE

A toi, tu le sais bien.

FORJOT

Ah! tu jouais à la marquise... Si tu tiens à me dire vous, alors appelle-moi M. le marquis. (*Feuilletant son livre.*) Tu veux m'appeler M. le marquis?

GABRIELLE, *profond soupir qui n'est pas vu de Forjot.*

Je te demandais si tu as changé d'avis.

FORJOT

A quel propos ?

GABRIELLE

A propos des vers que Pascaline devait réciter.

FORJOT

Tu penses encore à cela ?

GABRIELLE

Oui.

FORJOT

Non, je n'ai jamais changé d'avis.

GABRIELLE

Laisse-la au moins te la dire à toi, sa poésie.

FORJOT

Non. J'en connais le premier vers, cela me suffit : « Salut, maître. Salut, maître. Je suis Eros. »

GABRIELLE

Tu vas te mettre à dos le *Fanal de Nantes*.

FORJOT

Parce que ?

GABRIELLE

Parce que ces vers sont de son rédacteur en chef.

FORJOT

Qu'il les déclame lui-même.

GABRIELLE

Il ne peut pas personnifier Eros, voyons !...

FORJOT

Qu'est-ce que tu veux que je te dise ?... Tant pis pour lui. Mais ma fille n'ira pas débiter un compliment en vers à ce monsieur, devant deux cents personnes, et, à son âge, déclarer : « Je suis Eros. »

GABRIELLE

Mademoiselle Hélène s'est donné beaucoup de mal pour le lui apprendre et Pascaline était ravie.

FORJOT

Elle n'était pas ravie du tout, et je sais que mademoiselle Hélène te désapprouvait.

GABRIELLE

Je n'ai pas besoin de l'avis des domestiques.

FORJOT

Une institutrice n'est pas une domestique.

GABRIELLE

Elle est à nos gages, n'est-ce pas ?

FORJOT

Oui, mais tu l'estimes assez cependant quand il le faut, — et trop souvent — pour te faire remplacer par elle auprès de ta fille.

GABRIELLE

Elle est payée pour cela. Mais il n'est pas question de mademoiselle Hélène. Je t'assure que tu ne peux pas au dernier moment...

FORJOT

Si tu n'avais pas organisé toute cette histoire en cachette, tu aurais connu mon sentiment plus tôt.

GABRIELLE

C'était donner à notre hôte une marque de déférence à laquelle il eût été sensible.

FORJOT

Ça m'est bien égal.

GABRIELLE

Ça t'est bien égal !... Comment ! Le maître de la musique moderne...

FORJOT

Oh ! oh ! oh ! Le maître de la musique moderne..

Je ne sais pas. Dans tous les cas, il ne se vend guère.

GABRIELLE

Ce n'est pas à cela que se mesure le talent.

FORJOT

Pour un marchand de musique, si.

GABRIELLE

Il vient à Nantes pour la première fois, il te fait l'honneur de diriger chez toi un orchestre d'amateurs... Il me semble, d'ailleurs, que tu aurais bien pu aller le chercher à la gare et te mettre en habit.

FORJOT

Bah !

GABRIELLE

Il te prendra pour ton employé.

FORJOT

Je ne serai pas déshonoré pour cela.

GABRIELLE

Si tu ne peux être touché que par cet argument, songe que cela te fait une réclame énorme.

FORJOT

Nous la lui rendons, moi en lui prêtant ma salle, toi en chantant sa musique en public... Ce qui n'était pas une raison, d'ailleurs, pour te maquiller comme tu l'as fait et te fourrer un centimètre de rouge sur les lèvres.

GABRIELLE

Je n'ai pas de rouge sur les lèvres.

FORJOT

Ce n'est tout de même pas à moi que tu feras croire cela.

GABRIELLE, *à part.*

Imbécile ! (*Haut.*) Tu n'as pas d'autre compliment à me faire pendant que tu y es ?

FORJOT

Si. Ta robe est très jolie.

GABRIELLE

Qu'est-ce que tu en sais ?

FORJOT

Mon Dieu... j'en sais le prix ; c'est déjà quelque chose.

GABRIELLE

Merci. C'est fort aimable à toi de me faire une scène et de me contrarier ainsi le soir où je vais chanter l'air de *Cypris* devant l'auteur. J'ai déjà un trac... Je suis capable de ne plus trouver un son...

FORJOT

Alors, ne chante pas...

GABRIELLE

Tu t'y entends à me rendre la vie insupportable. Tu me fais mourir à coups d'épingle.

FORJOT

Tu exagères.

GABRIELLE

Je suis vraiment trop malheureuse.

FORJOT

Tais-toi, voilà ta fille... (*Entre Pascaline. Jupe courte. Nattes dans le dos.*)

SCÈNE III

FORJOT, GABRIELLE, PASCALINE

PASCALINE

Mère, je voulais te demander...

GABRIELLE

Oui, mon enfant... Tout à l'heure. (*Sincèrement émue.*) Laisse-moi te dire que je suis contente de te voir. Heureusement que je t'ai, ma chère fille!... Tu comprendras plus tard... Embrasse-moi... (*Élan de Pascaline.*) Non, ne m'embrasse pas, tu me décoifferais. Tu sais que je t'aime, n'est-ce pas? (*Elle a les larmes aux yeux. Elle se les essuie en les tamponnant, à la manière des actrices.*) Écoute, Pascaline, demande gentiment à ton père de dire ta poésie.

FORJOT

C'est inutile.

GABRIELLE, *à sa fille.*

Dis-lui, dis-lui que tu te faisais une fête de réci-

ter ces vers... Hein? tu ne réponds pas... C'était une fête pour toi, n'est-ce pas? (*Pascaline, qui est timide, à l'âge ingrat, regarde alternativement son père et sa mère, très embarrassée.*)

FORJOT

Laisse cette enfant tranquille, allons...

GABRIELLE

Elle a peur de toi, c'est pourquoi elle ne répond rien. (*A Pascaline.*) N'est-ce pas que c'est pour cela?...

PASCALINE, *très bas.*

Non, je n'ai pas peur...

GABRIELLE

Parle plus haut... Qu'est-ce que tu dis? Je ne t'entends pas. Ne baisse pas les yeux comme cela, regarde-moi...

FORJOT

Laisse-la donc tranquille.

GABRIELLE

Du tout. Je veux qu'elle me réponde... N'est-ce pas que c'est parce que tu as peur?...

PASCALINE

Non. Je n'ai pas peur de papa.

GABRIELLE

Alors, c'est de moi ?... Réponds... mais réponds... Veux-tu répondre... Tiens ! tu es une sotte !... (*Se ravisant.*) Qu'est-ce que tu avais à me dire ?

PASCALINE

Ce sont mes bottines neuves qui me font mal.

GABRIELLE

Va trouver mademoiselle Hélène, tu m'ennuies. (*Petit silence et soupir de Gabrielle.*)

FORJOT, *à Pascaline.*

Écoute... Va les retirer, mon enfant, et mettre celles que tu avais hier. (*Pascaline sort.*)

GABRIELLE

Allons, je vais répéter mon morceau encore une fois.

FORJOT

C'est cela.

GABRIELLE, *allant à la porte de gauche.*

Voilà ces messieurs de l'orchestre. (*Elle sort par la porte de droite. Forjot seul. Petite scène muette.*)

SCÈNE IV

FORJOT, SABAROT, *puis* LE MARCHAND DE BOIS, L'AVOCAT, L'ARMATEUR *et* L'AVOUÉ. *Tout le monde en habit.*

SABAROT

Mon vieil ami, je suis monté devant afin de te dire deux mots en particulier.

FORJOT

Ces messieurs ? Le maître ?...

SABAROT

Ils sont allés porter leurs instruments à leurs places, vérifier les pupitres. Le maître, lui, dicte à son secrétaire le compte rendu du concert pour les journaux de Paris. Voici ce qui m'amène. Tu peux me rendre un grand, un immense service.

FORJOT

Parle, mon vieux Sabarot.

SABAROT

Voilà... c'est assez difficile à dire... Je suis très

attaché à... ou pour mieux dire, j'éprouve une très vive sympathie pour une de ces dames des chœurs du théâtre.

FORJOT

La petite Clarisse?

SABAROT

Comment... Comment as-tu pu deviner... C'est inimaginable.

FORJOT

Mais tout Nantes le sait, mon vieux Sabarot.

SABAROT

Il n'y a rien entre nous, je te le jure... (*Entrent le marchand de bois et l'avocat portant son violon.*)

LE MARCHAND DE BOIS

Je vous en prie, Forjot, recommandez bien qu'on ne touche pas à mes timbales.

SABAROT

Excusez-moi, mon cher ami, j'ai un petit mot à dire à Forjot. (*L'avocat accorde son violon.*)

FORJOT

Dépêche-toi, Sabarot.

SABAROT

Elle a une voix admirable.

FORJOT

Bah ! (*Entrent l'armateur et l'avoué portant l'un une flûte, l'autre un piston.*)

L'ARMATEUR

Forjot...

FORJOT

Une minute... (*L'armateur tire des sons de sa flûte.*)

SABAROT

Une minute... Voilà... je voudrais que tu demandes au maître de l'entendre.

FORJOT

Mais ce n'est pas possible...

SABAROT

C'est dans l'intérêt du maître. Je te jure que, s'il l'entendait... Enfin, tu ne vas pas me refuser ce service...

FORJOT

Allons, je ferai mon possible ; je te le promets.

SABAROT

Merci .. (*Aux autres.*) C'était au sujet de la réception du maître.

FORJOT

Eh bien, messieurs...

L'ARMATEUR

J'ai le trac, je vous l'affirme, j'ai le trac...

L'AVOCAT

Et moi donc! J'ai rêvé que ma chanterelle cassait pendant mon solo.

L'AVOUÉ

Le public commence à arriver...

L'AVOCAT

Forjot, il faudrait adresser quelques paroles de bienvenue au maître.

FORJOT

Moi ? Je n'en suis pas capable. Mais vous êtes avocat, à vous la parole.

L'AVOUÉ

Et madame Forjot, où est-elle ?

FORJOT

Elle n'a pas voulu chanter devant le maître sans répéter encore une fois son morceau.

L'ARMATEUR

Avec Rametty?

FORJOT, *après un froncement de sourcils, allant se remettre à écrire.*

Non, pas avec Rametty. (*Entre Rametty.*)

LE MARCHAND DE BOIS

Ah ! le voilà... Eh bien ?

FORJOT, *à Rametty.*

Eh bien ?

RAMETTY

Ça ira.

L'AVOCAT

Et le maître ?

RAMETTY

N'ayez pas peur, il ne va pas tarder.

L'AVOCAT

Figurez-vous, mon cher directeur, j'ai rêvé que ma chanterelle cassait pendant mon solo.

RAMETTY

Je vais le chercher.

L'AVOCAT

Alors... écoutez donc, Rametty ! Nous sommes d'accord, vous nous présentez et j'improvise quelques mots de bienvenue...

RAMETTY

Entendu. (*Il sort.*)

L'AVOCAT, *à l'armateur.*

Voici à peu près ce que je me propose de lui dire : « Maître, la Société philharmonique de Nantes est heureuse et fière... »

L'ARMATEUR

Très bien... J'ai le trac, vous savez !...

LE MARCHAND DE BOIS

Le voici. (*Entrent Rametty et le maître.*)

SCÈNE V

LES MÊMES, LE MAITRE

RAMETTY, *le faisant entrer.*

C'est ici, illustre maître, c'est ici... (*A Forjot.*)

Je n'ai pas voulu que le maître se débarrassât de son manteau et de son chapeau dans l'antichambre.

L'AVOCAT

Parfaitement.... Le maître...

RAMETTY

Je vous en prie...

LE MAÎTRE

Faites donc...

RAMETTY

Je vous en prie. (*A l'avocat, lui passant le chapeau.*) Voulez-vous prendre le chapeau du maître... Le cache-nez... Forjot, le cache-nez ..

L'AVOCAT, *se précipitant.*

Maître... trop heureux.

RAMETTY

Le pardessus...

L'AVOCAT, *l'aidant.*

Je vous en prie...

LE MAÎTRE

Faites donc...

RAMETTY

Là... (*L'avocat va reprendre sa place auprès de ses amis.*) Illustre maître, Nantes est une ville où l'on aime la musique. J'entends la musique digne de porter ce nom : la vôtre.

LE MAÎTRE, *tranquillement.*

Bien.

RAMETTY

Je puis dire avec orgueil que j'ai quelque peu contribué à en donner le goût aux habitants de cette grande cité. Pendant les cinq années que j'ai dirigé le théâtre Graslin, j'ai représenté toutes vos œuvres, maître.

LE MAÎTRE

Excepté les *Olympiens.*

RAMETTY

C'est juste. Mais je m'en excuse, et si j'ai eu un regret en quittant cette direction pour prendre celle de la tournée des grands concerts, c'est bien de n'avoir pas...

LE MAÎTRE

Vous auriez très bien pu monter les *Olympiens.*

RAMETTY

Certes. Mais vous n'ignorez pas, illustre maître, qu'il fallait donner à ce chef-d'œuvre un cadre digne de lui. Or, les modestes ressources d'un théâtre de province...

LE MAÎTRE

Oui, vous avez lésiné... Passons...

RAMETTY

Une preuve de l'intérêt que je porte à votre œuvre, c'est ma présence ici... alors que demain je donne à Paris un concert, — le premier d'une tournée, — dans lequel vous n'avez pas été oublié. Je m'attache à votre gloire. Huit jours à Paris, puis en route pour le tour de France...

LE MAÎTRE

On verra si vous savez faire des recettes... Passons...

RAMETTY

Je vous présente ces messieurs de l'orchestre, maître. Nantes possède un orchestre d'amateurs recruté dans la meilleure société... M. Crinoné, avocat, un artiste sûr.

L'AVOCAT

Maître, la Société philharmonique de Nantes est heureuse et fière...

L'ARMATEUR

Attendez... Attendez que Rametty nous ait présentés...

RAMETTY

M. Fidelaine, armateur, notre basson...

L'ARMATEUR

Maître...

LE MAÎTRE

Enchanté, messieurs.

RAMETTY

M. Sabarot, notre triangle.

SABAROT

Nous avons, maître, des choristes admirables... les dames des chœurs...

L'AVOCAT

Maître, la Société philharmonique de Nantes...

FORJOT, *qui s'est levé, à l'avocat.*

Je voudrais dire au maître combien je suis heureux de le recevoir chez moi.

L'AVOCAT

Oh! pardon!

RAMETTY, *présentant.*

M. Forjot, propriétaire de la première maison de pianos de la ville, éditeur de musique... qui veut bien mettre à votre disposition la salle de concerts qu'il a élevée au-dessus de son magasin...

LE MAÎTRE

Vendez-vous beaucoup de partitions des *Olympiens?*

FORJOT

Oui, maître... Pas autant que je le voudrais...

LE MAÎTRE

Je n'ai pas vu qu'à votre étalage vous fissiez une publicité suffisante...

RAMETTY

M. Forjot est le mari de madame Forjot qui a assumé la lourde tâche de chanter tout à l'heure devant vous, maître, le fameux air de *Cypris*... (*Forjot retourne à son travail.*)

LE MAÎTRE

Elle est là, madame Forjot?...

RAMETTY

Je vais la chercher. (*Il sort.*)

L'AVOCAT

Maître, la Société philharmonique de Nantes est heureuse et fière d'avoir inscrit à son programme votre nouveau chef-d'œuvre...

LE MAÎTRE, *très tranquillement.*

Vous avez eu raison. Cela vaut mieux que de jouer les... inspirations de mes confrères.

L'AVOCAT

... Nous ne sommes que de modestes amateurs, mais après les labeurs de la journée nous avons pensé qu'il n'était pas de plus noble passe-temps...

LE MAÎTRE

Passe-temps ! Vous jouez ma musique en passe-temps !... Eh bien, il en a de bonnes !

L'AVOCAT

Illustre maître, j'ai voulu dire...

LE MAÎTRE

Et madame Forjot, est-ce que, elle aussi, prend ma musique pour un passe-temps ?

FORJOT, *se levant.*

Non, maître. Ma femme a une véritable vocation musicale... je dois même dire que parfois elle en oublie un peu ses devoirs de commerçante et de mère de famille.

LE MAÎTRE

Elle a déjà chanté en public ?

FORJOT

Jamais, bien entendu, devant un public payant... Jamais une dame de la société nantaise ne chanterait devant un public qui ne serait pas un public d'invités... à moins que ce ne soit au profit d'une œuvre de bienfaisance.

L'AVOUÉ

Madame Forjot a chanté à la cathédrale ..

LE MARCHAND DE BOIS

Monseigneur protège beaucoup les arts...

FORJOT

Si je la laissais faire, elle abandonnerait tout pour la musique.

LE MAÎTRE

Elle aurait raison ..

FORJOT

La voici. (*Il retourne à son travail.*)

LE MAÎTRE, *regardant Gabrielle qui entre avec Rametty.*

Vous vous mettez bien, à Nantes.

SCÈNE VI

LES MÊMES, GABRIELLE

RAMETTY, *présentant.*

Madame Gabrielle Forjot.

LE MAÎTRE, *lui tendant la main.*

Madame...

GABRIELLE

Maître, j'aurais préféré ne pas vous voir avant de chanter.

LE MAÎTRE

Parce que?...

GABRIELLE

Parce que l'émotion d'avoir touché cette main...

LE MAÎTRE, *tranquillement.*

Remettez-vous, mon enfant, remettez-vous...

GABRIELLE

Je suis maintenant confuse et je ne puis parvenir à comprendre comment j'ai eu l'audace d'affronter cette musique qui voudrait des déesses et des dieux pour interprètes et pour auditeurs.

LE MAÎTRE

Vous avez trop de goût, madame, pour ne pas vous en tirer à votre honneur... Vous aimez beaucoup la musique, il me semble ?

GABRIELLE

Non, maître, je n'aime pas *la* musique. J'aime *une* musique, la vôtre.

LE MAÎTRE

C'est ce que je voulais dire...

GABRIELLE

Oui... Mes parents ont toujours été abonnés au théâtre Graslin, et ils m'ont emmenée dans leur loge dès que les convenances l'ont permis.

SABAROT

Les dames des chœurs...

GEORGES, *entrant, à Forjot.*

On demande M. Rametty, de Paris, au téléphone.

RAMETTY

Excusez-moi, illustre maître. (*Il sort.*)

GABRIELLE

J'ai pu ainsi, maître, comprendre de bonne heure ce qu'il y a d'oiseux et de suranné dans les œuvres des Meyerbeer, Rossini, Boieldieu, Auber...

L'AVOCAT

Oh ! je demande grâce pour l'auteur de *Fra Diavolo*, ce bijou.

LE MAÎTRE, *méprisant.*

Taisez-vous donc, monsieur...

L'AVOCAT, *à l'armateur.*

Mais jamais elle n'avait dit cela...

LE MAÎTRE

Continuez, madame...

GABRIELLE

J'avais un peu de voix, quelque facilité : j'ai chanté un peu partout.

FORJOT, *se levant.*

Partout où une dame de la société pouvait se permettre de chanter... Je vais voir si l'on peut commencer.

LE MAÎTRE

Oui. Continuez, madame...

GABRIELLE

Un jour, j'ai ouvert votre partition d'*Apollon*. Il me semble que ma vie a seulement commencé à cette minute-là.

LE MAÎTRE

Oui, *Apollon*, c'est ce que j'ai fait de mieux.

GABRIELLE

Oh ! maître !... Et les *Olympiens !*

LE MAÎTRE

Les *Olympiens* aussi. (*Rentre Rametty.*)

RAMETTY, *bas à Gabrielle.*

Si vous saviez...

GABRIELLE, *sans l'entendre.*

Pour mon bonheur, nous avons fait la connaissance de M. Rametty, qui vint diriger notre

théâtre ; et si j'ai quelque méthode et quelque technique du chant, c'est à lui que je le dois...

RAMETTY, *à l'avocat.*

Figurez-vous, mon cher ami...

FORJOT, *qui était sorti, rentrant.*

Maître, si vous voulez bien prendre place au pupitre, pour le morceau d'orchestre... Vous trouverez là le bâton qui vous est offert par les dames de la ville... Il est déjà tard... Allons, messieurs. Moi, je vais aller me mettre dans mon petit coin dès maintenant pour entendre chanter madame Forjot.

LE MAÎTRE

J'y vais.

L'AVOCAT

Maître, nous passons devant, comme le doivent faire les instrumentistes. Venez, Forjot. (*Ils sortent avec Forjot.*)

LE MAÎTRE, *devant une glace.*

Allons-y. (*Ils sortent.*)

SABAROT

Maître, nous avons des choristes...

LE MAÎTRE

Ah ! maintenant, du silence, n'est-ce pas? (*Il sort.*)

SCÈNE VII

RAMETTY, GABRIELLE

RAMETTY

Me voilà bien, moi !

GABRIELLE

Qu'y a-t-il ?

RAMETTY

On vient de me téléphoner de Paris que ma chanteuse s'est cassé la jambe en descendant de voiture.

GABRIELLE

Alors, le concert, la tournée ?...

RAMETTY

Plus rien !

GABRIELLE, *joyeuse.*

Alors, tu ne pars pas !

RAMETTY

Tu t'en réjouis !

GABRIELLE

Dame ! Si tu ne pars pas, ou tu restes à Nantes et nous nous voyons tous les jours, ou tu vas à Paris et nous nous voyons toutes les semaines comme d'habitude.

RAMETTY

Ma petite Gabrielle, tu es admirable ; malheureusement, il n'y a pas au monde que notre amour. Il y a les affaires. Il y a des propriétaires et des directeurs de théâtre qui m'ont loué leur salle pour ma tournée ; il y a les artistes que j'ai engagés, et cette nouvelle où tu ne vois que le plaisir de ne pas nous séparer est tout simplement la nouvelle de ma ruine.

GABRIELLE

Je te demande pardon. Tu la remplaceras, ta chanteuse !

RAMETTY

Mon premier concert a lieu demain soir.

GABRIELLE

Pars tout de suite.

RAMETTY

Le premier train est à minuit. Je le prendrai. Mais je ne trouverai pas à remplacer ma chanteuse...

GABRIELLE

A Paris, dans les agences ?

RAMETTY

En pleine saison ? Tous les engagements sont faits. Et puis, on ne trouve pas du jour au lendemain une contralto capable de chanter l'air de *Cypris*.

GABRIELLE

Supprime-le.

RAMETTY

Et mes programmes ? et mes affiches ? et le maître ?

GABRIELLE

Alors ?

RAMETTY

Si Forjot n'était pas aussi borné...

GABRIELLE

Eh bien ?

RAMETTY

Eh bien, tu viendrais, tu chanterais — sous un faux nom, à la rigueur — et je serais sauvé.

GABRIELLE

Ce n'est pas la peine d'y penser.

RAMETTY

Pour me sauver, cependant ! Il ne ferait pas cela ?

GABRIELLE

Il est bien trop égoïste.

RAMETTY

Mais je suis son ami !

GABRIELLE

Ça ne fait rien.

RAMETTY

Qu'est-ce que ça peut lui faire ? Personne ne le saurait...

GABRIELLE

Il ne voudra pas, j'en suis certaine. Rien que pour ce concert, j'ai eu toutes les peines du monde à le décider, et il a fallu que ce fût pour les pauvres...

RAMETTY

Enfin, je suis aussi intéressant que les pauvres, moi !

GABRIELLE

Il ne voudra pas.

RAMETTY

On ne peut compter sur personne... Il n'y a pas de dévouement, pas d'amitié !... Dans tous les cas, j'en aurai le cœur net. Je vais le lui demander et je le forcerai à me déclarer que pour un caprice il me ruine !

GABRIELLE

Il vaut mieux que tu ne lui en parles pas.

RAMETTY

Parce que ?

GABRIELLE

Ce serait inutile.

RAMETTY

Je lui dirai ce que je pense de son amitié, cela me soulagera.

GABRIELLE

Il y a une autre raison.

RAMETTY

Laquelle ?

GABRIELLE

Je crois qu'il se doute de quelque chose.

RAMETTY

A propos de ma chanteuse ?

GABRIELLE

Non. A propos de nous...

RAMETTY, *changeant de ton. Inquiet.*

Hein ?... Tu me fais peur...

GABRIELLE

Je le vois bien à son attitude à mon égard.

RAMETTY

Il te rend malheureuse ?

GABRIELLE, *en larmes.*

Très malheureuse...

RAMETTY

Le misérable ! (*Silence. Promenade dans le salon.*) Eh bien, j'ai trouvé une solution, moi. C'est bien simple. Tu as assez souffert avec cet homme. Je t'arrache à ton martyre. Je t'emmène !...

GABRIELLE

Non. Pars, fais ta tournée. A ton retour nous nous reverrons.

RAMETTY

Mais comprends donc que la situation où nous nous trouvons depuis que j'ai quitté Nantes ne durera pas... Si borné qu'il soit, ton mari finira par pressentir quelque chose. Il cessera bientôt d'être dupe et ne croira plus, avant peu, à cette maladie de gorge, mal invisible, qui te force à un voyage à Paris tous les quinze jours. Alors ?

GABRIELLE

Et ma fille ?

RAMETTY

Et toi ? Qu'est-ce que tu lui donneras, à ta fille, en restant ? Tu n'as jamais eu le temps de beaucoup t'occuper d'elle... Et puis, est-ce que tu l'abandonnes ? est-ce que tu ne lui laisses pas ta vieille Marion et, de plus, une institutrice qui la connaît depuis six ans, qui l'aime et qui est pour elle (ce sont tes propres expressions) une seconde mère ?

GABRIELLE

Ma pauvre petite Pascaline ! Quel chagrin serait le sien !

RAMETTY

A son âge les chagrins ne durent pas. Mais tu ne dois pas penser qu'à elle, tu dois aussi penser à toi. Pour toi, pour la femme que tu es, rester ici est une sorte de suicide.

GABRIELLE

Je me dois à ma fille.

RAMETTY

Elle n'a aucun de tes goûts, aucune de tes manières de sentir. Elle est beaucoup plus la fille de Forjot que la tienne.

GABRIELLE

A son âge, est-ce que l'on peut savoir?

RAMETTY

Est-ce que toi, dès ton enfance, tu ne promettais pas de devenir ce que tu es?

GABRIELLE

Oui, tu as raison.

RAMETTY

Et puisque tu la laisses à cette Hélène, à cette seconde mère qu'elle adore !...

GABRIELLE, *après un silence.*

Je ne puis pas me décider. J'ai peur.

RAMETTY

De quoi ?

GABRIELLE

Je ne sais pas.

RAMETTY

De la misère ?

GABRIELLE

Peut-être... Je ne sais pas...

RAMETTY

Peur de la misère quand on a la voix que tu as, quand on a ton talent... Mais c'est la fortune qui t'attend et non pas la misère !

GABRIELLE

Ma voix, mon talent, qu'est-ce que ce sera autre part qu'ici ? Non, je t'en prie, je t'en supplie, ne m'emmène pas.

RAMETTY

Mais cette solution, est-ce que tu ne l'as pas déjà acceptée ? Est-ce que nous n'avons pas déjà décidé de partir ensemble ? Et même est-ce que tu n'as pas

envoyé pour ton départ, à notre chez nous, ici à Nantes, un costume de voyage qui t'attend? Viens! viens ce soir après le concert, j'irai chez nous et j'y resterai jusqu'au dernier moment.

GABRIELLE

Non! je ne peux pas...

RAMETTY

Alors, je te dis adieu.

GABRIELLE

Charles! Charles! Ne dis pas cela! Mon Dieu, que je suis malheureuse!

RAMETTY

Tu es malheureuse, et par ma faute, n'est-ce pas?... Tu ne le seras pas plus longtemps. Adieu, tu resteras, toi, dans ta province, aux côtés de ton mari; tu trôneras dans ta boutique et tu conduiras ta fille à la messe. Et tu vieilliras sans avoir vécu... Mais réfléchis donc à ce que tu perds. Hors d'ici, c'est la gloire et c'est le bonheur. A la femme que tu es, j'apporte l'amour le plus puissant; à l'artiste qui est en toi, j'offre le succès dont tu es digne. Je te conduirai aux acclamations, aux triomphes, à la célébrité, je t'aiderai à accomplir toute ta destinée.

La vie étroite, sans idéal, sans passion, sans élans, que tu trouverais ici, cette vie-là n'est pas faite pour toi... Douée comme tu l'es, tu as d'autres devoirs que les devoirs bourgeois.

GABRIELLE, *sans élan.*

Mon devoir, mon premier devoir, c'est de rester ici, dans la médiocrité, avec ma fille et mon mari,

RAMETTY

Ce n'est pas vrai... Ce qui te fait dire cela, c'est que tu manques de courage. Ta fuite serait un acte de vaillance...

GABRIELLE, *de même.*

Ma fuite serait une désertion.

RAMETTY

Comme tu voudras. Choisis : ou tu viens avec moi, ou nous ne nous revoyons plus, car je ne supporterais pas la ruine.

GABRIELLE, *pleurant.*

Tu es terrible !...

RAMETTY

Réfléchis...

GABRIELLE, *subitement.*

Mon Dieu, où en est-on? Ça va être à moi... (*Elle va à la porte du fond et écoute.*) Juste... on applaudit : c'est la fin. Ça va être à moi... (*Se regardant dans la glace.*) Dans quel état je suis!... Si ma voix ne s'en ressent pas, cette émotion m'aidera pour mon air, je le chanterai bien, je le sens. Je vous en prie, sonnez donc Marion. (*Rametty sonne.*) Merci. Si j'arrive à pleurer au six-huit, je suis certaine d'un gros effet... Ça, je suis la seule à pouvoir le faire, et ce n'est pas le contralto de Graslin... (*Entre Hélène.*) Oh! c'est vous, Hélène. C'est Marion que je voulais.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, HÉLÈNE, *puis* MADAME CRINONÉ *et* MADAME FIDELAINE

HÉLÈNE

Ça ne fait rien, madame.

GABRIELLE

Je voulais lui demander ma boîte à poudre et mon bâton de rouge.

HÉLÈNE

Je vais les chercher.

GABRIELLE

Merci. (*Hélène sort.*) C'est une très bonne fille, cette Hélène.

RAMETTY

Vous voyez bien! (*Rentre Hélène.*)

GABRIELLE

Vous êtes bien gentille. (*Entrent par le fond madame Crinoné et madame Fidelaine, en tenue de soirée.*)

MADAME CRINONÉ

Ça va être à vous, chère amie...

MADAME FIDELAINE

Oh! vous avez encore un moment. (*Pendant ce qui suit, Gabrielle se maquille et parle dans la glace à ses amies.*)

GABRIELLE

Qui va me donner le bras pour entrer?

RAMETTY

Je vous conduirai jusqu'à la scène, mais je pense

bien que le maître ne voudra laisser à personne l'honneur de vous présenter au public. (*A madame Crinoné.*) Est-ce qu'il a porté, le morceau d'orchestre?

MADAME CRINONÉ

Beaucoup.

MADAME FIDELAINE

On ne pouvait pas ne pas applaudir, le maître étant là.

GABRIELLE

Ç'a été bien joué, sans accroc?

MADAME CRINONÉ

A la perfection...

RAMETTY

Alors, le public est bien disposé?

MADAME FIDELAINE

Très bien. Le solo de mon mari lui a valu une ovation...

MADAME CRINONÉ

Sa chanterelle s'est cassée, mais on ne s'en est pas aperçu...

GABRIELLE

Le maître est content ?

MADAME FIDELAINE

Il a remercié l'orchestre...

GABRIELLE

Alors on est plutôt chaud...

MADAME CRINONÉ

Très.

GABRIELLE

Il y a des journalistes ?

MADAME FIDELAINE

Tous les critiques sont à leur poste.

GABRIELLE, *qui a terminé son maquillage.*

Là... Ça ira comme ça... Hélène, voulez-vous aller chercher ma fille, que je l'embrasse avant d'entrer en scène ? ça me portera bonheur...

HÉLÈNE

Oui, madame. (*Elle sort.*)

GABRIELLE

Est-ce que les artistes du théâtre Graslin sont venus ?

MADAME CRINONÉ

Presque tous.

GABRIELLE

La contralto ?... (*Entre madame Malcot.*)

MADAME MALCOT

C'est à vous, madame Forjot. On vous attend.

GABRIELLE

Voilà... Rametty, venez-vous ?... Dépêchons-nous. (*Elle sort, et tout le monde derrière elle. Lorsqu'elle est sortie, entrent Hélène et Pascaline.*)

SCÈNE IX

HÉLÈNE, PASCALINE

PASCALINE, *désappointée.*

Elle est partie ?...

HÉLÈNE

C'est qu'elle a été appelée pour chanter.

PASCALINE

Alors, rentrons dans ma chambre.

HÉLÈNE

Non. Lorsque ta mère va revenir, tu la complimenteras de son succès.

PASCALINE

Rentrons dans ma chambre.

HÉLÈNE

Tu ne seras pas contente de savoir qu'elle a été applaudie ?

PASCALINE

Si.

HÉLÈNE

Tu ne veux pas le lui dire ?

PASCALINE

Je ne saurais pas.

HÉLÈNE

Mais si !

PASCALINE

Je ne sais pas parler comme il faut.

HÉLÈNE

Tu me parles bien, à moi.

PASCALINE

A vous, ce n'est pas la même chose.

HÉLÈNE

Tu l'aimes bien, ta maman, cependant ?

PASCALINE, *vivement.*

Oh ! oui, je l'aime bien. — Oh ! ça, oui, je l'aime bien.

HÉLÈNE

Alors ?

PASCALINE

Mais je la vois si rarement ! elle me parle si peu !... Tenez, mademoiselle, je suis très malheureuse.

HÉLÈNE

Et pourquoi ?

PASCALINE

Parce que je vois bien que je ne suis pas une petite fille comme les autres.

HÉLÈNE

Qu'est-ce que tu me chantes là ?

PASCALINE

C'est ça qui me rend malheureuse. Je sens que je suis très sotte.

HÉLÈNE

Mais non, tu es timide, voilà tout. Tu aimes beaucoup ta maman et tu as tellement peur de lui déplaire que tu réfléchis trop avant de lui parler ; et, comme tu ne trouves jamais assez bien ce que tu vas dire, tu te tais ou tu rougis, tu te troubles et tu réponds une bêtise.

PASCALINE

Oui, c'est ça. Oh ! mademoiselle, comme vous devinez bien tout ce qui se passe en moi ! Maman ne sait pas tout cela. Alors, elle me croit tout à fait sotte, et je lui déplais, je m'en aperçois bien.

HÉLÈNE

Quelle folie !

PASCALINE

Est-ce que je serai toujours la même ? toujours aussi peureuse ?

HÉLÈNE

Mais non. Tu es maintenant à ce qu'on appelle l'âge ingrat, tu n'es plus une fillette et pas encore une jeune fille, tu te sens mal à ton aise dans tes jupes courtes...

PASCALINE

Oui, je ne sais pas comment me tenir.

HÉLÈNE

Nous avons toutes passé par là. Il te suffira d'avoir un peu de patience. Moi, qui te connais, je te jure que tu seras une charmante jeune fille.

PASCALINE

Vous êtes bien bonne pour moi, mademoiselle, et je vous aime bien... Penser que je n'oserais jamais en dire autant à maman... Et pourtant...

HÉLÈNE

Il faut oser.

PASCALINE

Alors, vous, mademoiselle, vous étiez pareille quand vous aviez mon âge?

HÉLÈNE

Oh ! moi...

PASCALINE

Quoi?

HÉLÈNE

Moi, je n'avais pas de maman.

PASCALINE

Alors vous aviez toujours du chagrin?

HÉLÈNE

Non. Il y avait à l'orphelinat une bonne maîtresse. Avec elle j'avais presque une mère, de même qu'avec toi j'ai presque une petite fille.

PASCALINE

Je veux que nous ne nous quittions jamais.

HÉLÈNE

Hélas !... il faudra bien !... Mais tu ne comprendras que plus tard la joie que tu viens de me donner.

PASCALINE

Vous pleurez ?

HÉLÈNE

Non... Surtout, Pascaline, il ne faut pas dire que je t'ai raconté cela. Tu vois, je te traite comme une grande personne. Je te fais des confidences.

PASCALINE

Ce sera un secret entre nous deux.

HÉLÈNE

Oui.

PASCALINE

Vous avez une amie ?

HÉLÈNE

Tu sais bien que je suis toute seule sur la terre et que je ne vois personne.

PASCALINE

Si j'étais assez grande, je voudrais être votre amie.

HÉLÈNE

Ne l'es-tu pas ?

PASCALINE

Si.

HÉLÈNE

Alors, puisque tu m'aimes bien, il faut faire ce que je vais te demander.

PASCALINE

Oui.

HÉLÈNE

Lorque ta mère reviendra... Eh bien? Pourquoi ta figure change-t-elle?... C'est très vilain... Lorsque ta mère entrera avec le maître, si l'on te questionne, il faudra répondre gentiment. D'abord, tu embrasseras bien ta maman, puis tu feras une révérence au maître et tu t'en iras. .

PASCALINE

J'aimerais mieux m'en aller tout de suite. J'entends qu'on vient. Maman n'est pas seule. (*Elle veut sortir.*)

HÉLÈNE, *la retenant.*

Il faut rester.

PASCALINE, *avec des larmes.*

Non, non! Je vous en prie, Hélène, je ne veux pas .. (*Elles sortent.*)

SCÈNE X

GABRIELLE, LE MAITRE, RAMETTY, Mesdames FIDELAINE, MALCOT, HEURTIER, CRINONÉ, FORJOT. *Le maître donne le bras à Gabrielle.*

LE MAITRE

Je vous le répète, madame, c'est tout à fait bien.

GABRIELLE

C'est la musique qui est bien. (*S'asseyant.*) Je vous demande pardon, maître, je n'en puis plus, je suis brisée d'émotion.

MADAME FIDELAINE

C'est sublime.

MADAME MALCOT

C'est surhumain.

MADAME HEURTIER

Jamais! jamais je n'ai éprouvé cela.

MADAME CRINONÉ

Moi, je ne puis que pleurer.

MADAME HEURTIER

L'*andante!...*

MADAME MALCOT

Et le finale !

MADAME FIDELAINE

L'*andante* surtout !

MADAME CRINONÉ

Pourquoi détailler ? Tout est d'une beauté divine !

LE MAITRE

Cependant, on peut aimer certains fragments plus que d'autres.

MADAME CRINONÉ

Moi, je voudrais pouvoir sangloter comme une petite fille.

LE MAITRE

Oui, le passage en *si* bémol !

TOUTES

Oh ! oh ! oui ! ça ! Le passage en *si* bémol !...

LE MAITRE

Vous l'avez remarqué ? Je suis très heureux que

vous l'ayez remarqué. (*Il chantonne.*) Tuit, tuit, pa pa père... Et la rentrée du basson. Ma, ma, ma, si, si, ré, mi! si bémol, si! (*Il accentue le mi bémol par une moue qui lui fait prononcer meu.*) Si, si, ré, mi, meu, meu...

MADAME CRINONÉ

Maître, dites-moi comment vous pouvez ainsi exprimer les déchirements de notre cœur, les appels les plus mystérieux de notre âme?... comment vous pouvez noter l'inexprimable?...

MADAME HEURTIER

Les amours désespérés!

MADAME MALCOT

Les appels sans espoir.

MADAME CRINONÉ, *gloussant.*

Oh! oh! c'est trop!

MADAME MALCOT, *de même.*

Oh! c'est trop beau. Oh!

MADAME HEURTIER, *de même.*

Oui, il n'y a pas d'autre mot, c'est trop beau.

MADAME FIDELAINE

Maître, par grâce, à l'avenir, ménagez-nous.

Songez que nous ne sommes que de pauvres femmes!

LE MAITRE

Ah! quand j'écris je me laisse aller, n'est-ce pas?

MADAME CRINONÉ, *dans les nuages.*

Si, si, si, ré, *meu!*

LE MAITRE, *souriant.*

N'est-ce pas?... Madame Forjot a d'ailleurs admirablement chanté.

MADAME CRINONÉ

Oui.

MADAME MALCOT

Oui, très bien.

MADAME FIDELAINE

Oui.

MADAME HEURTIER

Oui.

GABRIELLE

Vraiment, mesdames, ménagez ma modestie.

LE MAITRE

Madame, il ne faut pas être modeste, croyez-

moi. On a du talent, eh bien, on a du talent! On a du génie, eh bien, on a du génie! Etre modeste, c'est comme si on avait honte d'être doué. Ne soyez pas honteuse. Est-ce que je suis honteux, moi? Du reste, je vous le déclare : je ne connais personne, vous entendez, personne — et je n'oublie pas les plus célèbres cantatrices, — je ne connais personne qui soit capable de chanter cet air avec votre maîtrise.

FORJOT, *de sa place.*

Oh! vous exagérez, maître.

LE MAITRE

J'exagère! Qui est-ce qui a dit cela?

FORJOT

C'est moi, maître, vous êtes trop indulgent.

LE MAITRE

Je ne suis pas indulgent. Madame est une incomparable tragédienne lyrique. Mais il ne faut pas rester en province, madame! Ce serait un crime!

RAMETTY

N'est-ce pas, maître?

LE MAITRE

Un crime monstrueux.

GABRIELLE

Vous croyez vraiment, maître, que je pourrais réussir même devant le public de la capitale?

LE MAITRE

Mais j'en suis certain.

FORJOT

Allons, ne te mets pas de folie en tête, le maître est trop flatteur.

GABRIELLE

Oh! je pense bien.

LE MAITRE

Je vous ai dit la vérité, chère madame. Je vous demande pardon, il me faut encore faire acte de présence à la soirée de la Préfecture...

MADAME CRINONÉ

Quoi! maître, vous partez?...

MADAME HEURTIER

Vous nous privez déjà de la joie de votre présence?

LE MAITRE

Il le faut, hélas ! mesdames. Mon pardessus... (*Madame Crinoné et madame Heurtier se précipitent sur Rametty qui tenait le pardessus.*)

MADAME CRINONÉ

Oh ! Permettez-nous...

MADAME HEURTIER

Laissez-nous l'honneur...

MADAME CRINONÉ

La manche droite d'abord, n'est-ce pas, maître ?

LE MAITRE

Non, la gauche, c'est une vieille habitude.

MADAME HEURTIER

Ah ! la gauche ! Merci, maître.

RAMETTY

Le cache-nez du maître... N'ayez pas froid, maître. Le chapeau...

LE MAITRE

Mesdames...

LES DAMES

Mais nous vous conduisons, maître.

LE MAITRE

Au revoir, monsieur Forjot. Profitez de ce concert pour soigner la publicité des *Olympiens*.

FORJOT, *qui l'a accompagné.*

Oui, maître.

GABRIELLE, *en sortant, au maître.*

Alors, vraiment, maître, sans flatterie, vous pensez?... (*Forjot va éteindre une partie des lampes électriques, puis se remet à son travail. Après un moment, entre Gabrielle.*)

SCÈNE XI

FORJOT, GABRIELLE. *Gabrielle reste un moment sur le pas de la porte. Elle regarde son mari, puis se dirige vers la porte de droite, se ravise et fait un pas vers Forjot.*

GABRIELLE

Il avait l'air sincère, tu sais...

FORJOT, *travaillant toujours, jusqu'à indication contraire.*

Qui donc?

GABRIELLE

Le maître.

FORJOT

A quel propos ?

GABRIELLE

Dans les compliments qu'il me faisait.

FORJOT

N'en crois rien.

GABRIELLE

Pourquoi cela ?

FORJOT

Parce qu'il en raconte autant à chacune de ses interprètes.

GABRIELLE

Qu'en sais-tu ?

FORJOT

Je l'ai entendu dire les mêmes paroles tout à l'heure à madame Richardet.

GABRIELLE

Je t'assure qu'il paraissait parler très sérieusement.

FORJOT

Ne t'emballe pas..

GABRIELLE

Oh! je sais bien que, pour toi, je n'ai aucun talent.

FORJOT

Je ne dis pas cela.

GABRIELLE

Tu le penses.

FORJOT, *la plume entre ses dents, tournant une page de son gros livre.*

Mais non.

GABRIELLE

Il semble que chacun de mes succès te contrarie.

FORJOT

Mais non! mais non! (*Un silence.*)

GABRIELLE

Quand comptes-tu donner un autre concert?

FORJOT

Je ne sais pas.

GABRIELLE

Mais encore ?

FORJOT

Pas tout de suite.

GABRIELLE

Dans un mois ?

FORJOT

Oh ! non.

GABRIELLE

Dans deux ?

FORJOT

Je n'en sais rien.

GABRIELLE

Enfin, tu en donneras encore un avant la fin de la saison ?

FORJOT

Je verrai. (*Nouveau silence.*)

GABRIELLE

Parce que l'idée m'est venue de jouer tout un acte des *Olympiens*.

FORJOT

Avec qui, mon Dieu?

GABRIELLE

Avec les artistes du théâtre.

FORJOT

Notre scène est trop petite.

GABRIELLE

On prendrait la salle Fornet.

FORJOT

Ton idée n'est pas une bonne idée.

GABRIELLE

Pourquoi ?

FORJOT

Pour un tas de raisons.

GABRIELLE

Moi, je la trouve très bonne.

FORJOT

Pas moi.

GABRIELLE

Si je le veux cependant, est-ce que tu m'en empêcheras ?

FORJOT

Je tâcherai de t'en empêcher.

GABRIELLE

Mais pourquoi? Tu pourrais bien t'arrêter un peu de travailler quand je te parle!

FORJOT

Non, je suis pressé.

GABRIELLE

Donne-moi une raison.

FORJOT

Un autre jour.

GABRIELLE

J'ai besoin d'être fixée bientôt.

FORJOT

Quelle hâte!

GABRIELLE

Rametty en a parlé au maître, et je dois leur porter une réponse après-demain à Paris.

FORJOT

Tu vas donc à Paris?

GABRIELLE

C'est mon jour de consultation.

FORJOT

Je crois que tu peux, sans inconvénient, cesser ces voyages. Je viens de t'entendre chanter; ta voix est très bonne.

GABRIELLE

Je ne suis pas de ton avis.

FORJOT

Ton médecin t'exploite.

GABRIELLE

Tu te trompes. J'irai.

FORJOT, *posant sa plume.*

J'ai quelques petites observations à te faire. J'aurais voulu les retarder, mais je m'aperçois que le moment est venu.

GABRIELLE

Je ne demande pas mieux.

FORJOT

Je trouve que depuis quelque temps tu t'occupes un peu trop exclusivement de musique.

GABRIELLE

Qu'est-ce que je fais de mal ?

FORJOT

Tu négliges un peu trop tout le reste.

GABRIELLE

Le reste ? Qu'entends-tu par « le reste » ? Tu ne vas pas me demander de copier tes factures ?

FORJOT

Mon Dieu, je ne parle pas de copier les factures, puisqu'il y a un employé qui en est chargé ; mais je comprendrais très bien que tu restes au magasin, que tu reçoives les clients et qu'un jour de presse comme aujourd'hui tu me donnes un coup de main pour les écritures.

GABRIELLE

Ne compte pas sur moi pour cela.

FORJOT, *qui a repris son travail, mais s'arrête de temps en temps pour parler.*

Tu l'as fait autrefois, cependant.

GABRIELLE

Autrefois, c'était autrefois.

FORJOT

Oui, tu ne connaissais pas M. Rametty.

GABRIELLE

Qu'est-ce que tu veux dire ?

FORJOT

Rien.

GABRIELLE

Tu vas me faire une scène de jalousie ?

FORJOT

Non.

GABRIELLE

Je remarque, d'ailleurs, que depuis quelque temps, en effet, tu n'es plus le même à son égard. Pourquoi ?

FORJOT

Il n'est pas question de Rametty en ce moment. Je trouve aussi que tu te désintéresses trop de ta fille.

GABRIELLE

Bon, voilà autre chose ! Est-ce que Pascaline n'est pas bien élevée ? est-ce qu'elle n'est pas en bonnes mains ?

FORJOT

Oui, mademoiselle Hélène te remplace. Trop, à mon sens. Je te prie donc de modifier un peu ta vie.

GABRIELLE

Je la trouve très bien comme elle est.

FORJOT

Je te prie cependant de la modifier.

GABRIELLE

Je n'y changerai rien.

FORJOT

Il faudra que tu la changes, d'une façon ou d'une autre.

GABRIELLE

Ne parle pas par énigmes.

FORJOT

Ne me force pas à être plus clair.

GABRIELLE

Qu'est-ce que tu t'imagines ?

FORJOT

Rien.

GABRIELLE

Pardon ! Je vois bien que tu as quelque chose. Tu m'as parlé de Rametty tout à l'heure avec des insinuations que je te prie de préciser.

FORJOT

Ce n'est pas à toi de prendre ce ton-là.

GABRIELLE

C'est à toi, peut-être ?

FORJOT

Tu veux une scène, tu ne l'auras pas. Je te dis simplement que tu n'as plus besoin d'aller à Paris et je te demande de te laisser moins absorber par ta musique, voilà tout.

GABRIELLE

Désolée de te déplaire. J'irai à Paris, parce que j'ai besoin d'y aller.

FORJOT

Ne me pousse pas à bout. Ne me force pas à te dire ce que je te cache depuis si longtemps.

GABRIELLE

Qu'est-ce que tu me caches ? (*Forjot ne répond*

pas.) Qu'est-ce que tu me caches?... Eh! laisse donc ces paperasses! (*Elle fait voler ses quittances.*)

FORJOT, *colère.*

Gabrielle! (*Il ramasse les papiers tombés à terre et les replace sur son bureau. Ensuite :*) Soit! Il fallait en arriver là. (*D'une voix sourde, sans éclat.*) Je sais que tu es la maîtresse de Rametty.

GABRIELLE

Allons donc! Je le disais bien, c'est une scène de jalousie!

FORJOT

De jalousie? Non. Il y a longtemps que je n'ai plus que du chagrin.

GABRIELLE

Il y a longtemps?

FORJOT

Oui.

GABRIELLE

Et c'est aujourd'hui que tu te décides à parler?

FORJOT

Oui. Parce que tu m'y as forcé et parce que tout

le monde, à Nantes, commence à connaître comme moi le but de tes voyages. On t'a rencontrée, à Paris, avec ton amant. Si tu les continues, ces voyages, le scandale que j'ai voulu éviter deviendra public, et voilà pourquoi je désire que tu les cesses.

GABRIELLE

Je me moque de l'opinion de tes compatriotes.

FORJOT

Je m'en moquerais aussi, moi, si je n'avais pas une fille. Mais je ne veux pas avoir souffert inutilement ce que j'endure depuis trois ans.

GABRIELLE

Sans trop de peine, du reste.

FORJOT

Sans trop de peine !... C'est après avoir découvert ta trahison que j'ai eu cette fièvre cérébrale qui a failli te rendre tout à fait libre. D'avoir vu la mort de près, cela m'a donné des idées que je n'aurais pas eues et que j'ai mûries pendant les longues heures de ma convalescence. Lorsque j'ai été rétabli, comme j'avais été touché de tes soins et de ta douleur, qui, je continue à le croire, était sincère, j'ai pensé que tu n'avais fait que céder à

un égarement, et je t'ai pardonné dans le silence de mon cœur. (*Sur un geste de Gabrielle.*) Oui, je sais bien que je ne suis pas comme les maris des romans que tu lis. Mais ceux-là ne font rien, ils n'ont pas le souci de l'avenir de leur enfant ni les tracas d'une lourde maison de commerce. Dans la vie des gens comme moi, on ne tue pas, on divorce, et je n'ai pas voulu faire de Pascaline la fille d'une divorcée ni l'exposer à apprendre plus tard qu'elle était la fille d'une femme... dégradée. C'est à cause d'elle que je te mets en demeure de choisir : ou tu redeviendras l'épouse et la mère que tu dois être, ou je demanderai le divorce ; j'ai assez de preuves pour l'obtenir.

GABRIELLE

Alors, à quoi aura servi ton fameux sacrifice ?

FORJOT

Si tu me contrains à cette séparation, je vendrai ma maison de commerce et je quitterai Nantes avec ma fille... Je trouverai à lui donner un motif qui ne la forcera pas à rougir de toi. Mais je ne veux plus, comme je l'ai vu tantôt, voir Rametty l'embrasser, et je ne veux pas que quelque petite camarade lui révèle un jour ou l'autre que sa mère est une cou-

reuse, ce qui est la vérité, et son père un mari complaisant, ce qui n'est pas.

GABRIELLE

Eh bien ! demande le divorce. Adieu.

FORJOT

Qu'est-ce que tu vas faire ?

GABRIELLE

Partir.

FORJOT

Ce soir ?

GABRIELLE

Ce soir.

FORJOT

Réfléchis bien que tu dis adieu à la vie régulière.

GABRIELLE

Elle m'assomme, la vie régulière ! Et comment pourrais-je vivre à côté de toi, maintenant que je sais que tu m'as assez méprisée pour te taire ?

FORJOT

Si tu restes, tu pourrais croire, à mon attitude, que j'ai tout oublié.

GABRIELLE

Mais moi, je n'oublierais pas ! Si tu voulais être généreux utilement, il fallait l'être jusqu'au bout.

FORJOT

Et te laisser faire !

GABRIELLE

Je ne sais pas. Mais je ne veux pas vivre ici la vie d'éternelle humiliée qui serait la mienne désormais.

FORJOT

Tu n'as que de l'orgueil.

GABRIELLE

Possible, bonsoir.

FORJOT, *avec le plus grand calme apparent et en se remettant à sa table de travail.*

Bonsoir, tu m'as fait toute la peine que tu pouvais me faire. (*Elle sort.*)

SCÈNE XII

FORJOT, *seul, puis* HÉLÈNE *et* PASCALINE

FORJOT, *après un long silence.*

Ce n'est pas possible... Elle est dans sa chambre... (*Il se lève. Entre Hélène.*)

HÉLÈNE

Monsieur Forjot, puis-je vous aider?... Pascaline tient absolument à travailler encore une heure pour préparer son examen de demain, et je sais que...

FORJOT, *à part.*

Elle est allée embrasser sa fille. (*Haut.*) J'accepte, mademoiselle Hélène... Voulez-vous continuer?... Ce sont les quittances d'abonnement mensuel, vous savez...

HÉLÈNE

Oui, oui, oui. (*Elle s'installe. Forjot sort. Il revient aussitôt.*)

FORJOT, *à une autre porte.*

Marion !

UNE VOIX, *du dehors.*

Monsieur ?

FORJOT

Madame doit être en bas. Priez-la donc de monter dans sa chambre... (*Il revient près d'Hélène.*) Je vais vous dicter. Nous irons plus vite... (*Ils s'installent.*)

HÉLÈNE

Bien, monsieur Forjot.

PASCALINE, *un livre à la main.*

Père, veux-tu me permettre de venir apprendre ici ?...

FORJOT

Mais certainement. (*Il entend la porte s'ouvrir. Il y va, y trouve Marion.*)

MARION

Madame n'est pas en bas, monsieur. (*Il reste immobile, assommé, puis il fait un effort sur lui-même et vient s'asseoir à côté d'Hélène. Il prend le livre et dicte.*)

FORJOT

Continuez... Gallot, 24, rue de la République, du 3, les mélodies de Schumann. Du 8, l'*Ave Maria*... de Gounod... du 9... (*Il éclate en sanglots.*)

HÉLÈNE

Mon Dieu!

PASCALINE, *courant à lui.*

Père... père... Qu'est-ce que tu as?

FORJOT

Rien, rien. (*Il tire son mouchoir de sa poche, le déplie. On voit sa pauvre figure grimaçante sous sa douleur et ses larmes.*) Voilà... Ta mère vient de partir pour un long voyage, mon enfant.

RIDEAU

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE

FORJOT, HÉLÈNE. *Un salon clair et gai. — Au lever du rideau, Forjot regarde au dehors par la fenêtre ouverte. Hélène, assise, fait de la tapisserie. Après un silence...*

FORJOT

On ne le voit pas.

HÉLÈNE

Il est encore trop tôt.

FORJOT, *tirant une dépêche de sa poche et lisant.*

« Arriverai jeudi trois heures. Ne viens pas me chercher. Irai directement chez toi. »

HÉLÈNE

Eh bien... il n'est pas trois heures et demie.

FORJOT

Il ne faut pas une demi-heure pour venir de la gare Montparnasse jusqu'ici.

HÉLÈNE

C'est qu'il a fait un détour.

FORJOT

Il y a trois ans que je ne l'ai vu, cet animal-là. Je ne tiens plus en place.

HÉLÈNE

Je ne vous savais pas si liés.

FORJOT

Oh ! ce n'est pas tant par amitié... Mais tout de même, j'ai hâte qu'il soit ici, ce vieux Sabarot.

HÉLÈNE

Pourquoi ?

FORJOT

Pour qu'il nous voie.

HÉLÈNE

Vraiment ?

FORJOT, *après un nouveau coup d'œil à la fenêtre.*

Rien... (*A Hélène.*) Il faut te dire — mais tu ne lui en voudras pas... tu ne lui feras pas mauvaise mine...

HÉLÈNE, *souriant.*

Il t'a conseillé de ne pas m'épouser...

FORJOT

Juste. Ah ! J'étais seul de mon avis ! Même toi qu'il m'a fallu convaincre. (*Gaiement.*) Mademoiselle ne voulait pas d'un vieux bonhomme comme moi... Je comprends cela, d'ailleurs.

HÉLÈNE

La responsabilité que j'assumais était si grande... Je ne sais pas encore comment j'ai pu me décider. Prendre la charge du bonheur de vos deux existences, songe donc ! Je ne me sentais pas assez de force, je n'avais pas confiance en moi-même.

FORJOT

Et tu avais tort.

HÉLÈNE

Qui sait !

FORJOT, *tendrement.*

Qu'est-ce que tu veux dire? As-tu quelque chose à me reprocher?

HÉLÈNE

Non. Tu as toujours été la bonté même et tu m'as rendu ma tâche facile.

FORJOT

Alors?... Est-ce que Pascaline a manqué à ce qu'elle te doit?

HÉLÈNE

Non, certainement...

FORJOT

Tu dis cela...

HÉLÈNE

La vérité, c'est que j'ai peur.

FORJOT

En y réfléchissant, il me semble que depuis quelque temps elle ne te témoigne plus la même affection.

HÉLÈNE

Tu te trompes. Mais ce serait bien naturel.

FORJOT

Tu as à te plaindre d'elle, je le devine.

HÉLÈNE

Non.

FORJOT

Si cela était, il faudrait me le dire, Hélène...

HÉLÈNE

Cela n'est pas.

FORJOT

Et je t'assure que je lui parlerais de façon à lui ôter l'envie de recommencer. Ah ! cela je ne le supporterais pas !

HÉLÈNE

Ne t'irrite pas, il n'y a rien, je te dis... Si je suis inquiète sans motif, c'est que, vois-tu, je ne puis croire à la réalité de mon bonheur. Moi qui jadis étais presque une servante, me voici ta femme : moi, l'orpheline, me voici à la tête d'une famille. Je ne puis pas m'imaginer que c'est vrai et que je je sois, ici, réellement chez moi. Je n'ai pas encore pu m'habituer à cette nouvelle existence et il y a des moments où je me dis que cela ne peut durer,

où j'attends le réveil prochain de ce trop beau rêve, où il me semble que quelqu'un va venir qui va me prendre cette place dont je ne puis me persuader qu'elle est réellement à moi.

FORJOT

Veux-tu te taire... Si elle est à toi !... par exemple... Je voudrais voir que quelqu'un... C'est la nouvelle de l'arrivée de Sabarot qui te donne ces idées-là... Moi, je veux me venger de ses prédictions désolantes en lui montrant notre bonheur...

HÉLÈNE

Il faut le cacher, son bonheur.

FORJOT

Pas du tout, quand on l'a mérité... Et toi, tu l'as mérité pour nous deux... Oh ! mais je ne vais pas te laisser avec ces inquiétudes... Écoute... qu'est-ce qui pouvait nous arriver de pire, c'est le retour de la mère de Pascaline... Eh bien, elle est revenue. Nous avons l'ennui de lui envoyer sa fille... deux heures tous les jeudis... Et encore parce que j'ai été trop faible... Et après ?... On a sonné. (*Elle fait un pas pour sortir.*) Non, non, reste... (*Il va à la porte.*) Mais oui, c'est lui... Entre, mon vieux Saba-

rot... Entre... Eh bien, tu as bonne mine... A côté de moi, hein, avec ma figure de cadavre... Tu ne trouves pas que j'ai... (*Entre Sabarot.*)

SCÈNE II

LES MÊMES, SABAROT

SABAROT

Toi, tu as rajeuni !

FORJOT

Ah bah ! Ça doit t'étonner. (*Présentant.*) Madame Forjot, l'auteur responsable de ma détresse. (*Éclatant de rire avec une tape sur l'épaule de Sabarot.*) Ah ! Ah ! le bon prophète !

SABAROT

Forjot !...

FORJOT

Tu es vexé que je rappelle devant ma femme tes cris d'oiseau de mauvais augure...

HÉLÈNE

Soyez sans inquiétude, monsieur. Je comprends fort bien les alarmes que votre amitié pouvait prendre aux projets de mon mari et je suis incapable de vous en garder rancune.

FORJOT

Et qu'est-ce qu'on dit de nouveau, à Nantes?...

SABAROT

Mais, pas grand'chose...

FORJOT

Et toi... Tu t'occupes toujours de... de... de musique? Nous parlerons de ça plus tard... Assieds-toi donc... Oui, mon vieux, me voilà remarié et heureux...

SABAROT

Et ta fille?

FORJOT

Elle va bien... Où est-elle donc, Pascaline?...

HÉLÈNE

Elle est... tu sais bien... C'est aujourd'hui jeudi...

FORJOT

C'est vrai !... Elle n'est pas rentrée ! (*Moins gai.*) Elle est chez ma sœur... pour voir sa mère... Tous les jeudis, c'est une petite corvée...

SABAROT

Oui... Alors madame For... enfin... madame sa mère est de retour?

FORJOT

Oui, elle a parcouru l'Amérique, l'Océanie, je ne sais plus... Elle est de passage à Paris ; elle m'a fait demander de revoir sa fille... Je n'ai pas voulu lui refuser cela... C'est aujourd'hui la deuxième fois qu'elle la revoit... Et nous n'en sommes pas plus tristes, comme tu peux le constater.

SABAROT

Je suis bien heureux de m'être trompé... Et Pascaline n'a pas été trop émue, trop...

FORJOT

Mon Dieu... Elle est, en effet, un peu moins gaie, un peu plus préoccupée, depuis qu'elle a revu sa mère... C'est tout naturel... cette enfant, n'est-ce

pas ?... Mais, à part cela, elle est toujours très gentille, n'est-ce pas, Hélène ?

HÉLÈNE *se levant, sans conviction.*

Certainement... Vous nous faites le plaisir de dîner avec nous, monsieur Sabarot ?

SABAROT

Mais non, madame, pas aujourd'hui... Dimanche, si vous voulez...

FORJOT

Pourquoi pas aujourd'hui ?

SABAROT

J'ai amené de Nantes un... vieil ami...

FORJOT

Qui donc ?...

HÉLÈNE, *lui tendant la main.*

Alors, à dimanche...

SABAROT

C'est cela, à dimanche... madame... (*Hélène sort.*)

SCÈNE III

FORJOT, SABAROT, *puis* HÉLÈNE

FORJOT

Et qui est ce vieil ami?...

SABAROT

C'est... c'est...

FORJOT

C'est une autre choriste?

SABAROT

Pour qui me prends-tu ? C'est toujours la même !

FORJOT

Eh bien, elle est engagée à l'Opéra?...

SABAROT

J'en viens. On me l'a refusée... Mon vieux, il y a une conspiration contre les talents inconnus, mets-toi ça dans la tête. Mais ma persévérance sera plus

forte que la jalousie... Sais-tu pourquoi je suis à Paris? Écoute... On est en train de fonder un théâtre lyrique et j'ai rendez-vous avec le futur directeur pour lui présenter Clarisse...

FORJOT

Il va te demander une commandite...

SABAROT

Eh bien, j'irai jusqu'à la commandite... (*Regard à sa montre.*) Il va falloir que je parte. Viens-tu avec moi?

FORJOT

Volontiers, nous parlerons de Nantes... Attends-moi, je vais prendre mon chapeau. (*Allant à une porte.*) Hélène!... Hélène... Je sors... (*Entre Hélène. De la porte du fond d'où il revient avec pardessus, canne et chapeau.*) Je vais faire un pas de conduite à ce vieux Sabarot...

HÉLÈNE

C'est cela... A tantôt... (*En aidant Forjot à passer son pardessus.*) Monsieur Sabarot, n'oubliez pas que nous vous attendons dimanche.

SABAROT

Je n'oublierai pas... madame...

FORJOT

A tantôt. (*Il embrasse Hélène et sort avec Sabarot en disant :*) Ah ! ce vieil ami... Alors, comme ça...

SCÈNE IV

HÉLÈNE, *seule, puis* MARION, *puis* PASCALINE.

Seule, Hélène, soucieuse, va sonner. Paraît Marion.

HÉLÈNE

Pascaline n'est pas encore rentrée?

MARION

Si, madame, il y a quelques minutes. Elle a entendu parler, c'est pourquoi elle n'est pas venue ici.

HÉLÈNE

Vous avez bien mis les fleurs et l'écrin dans sa chambre?

MARION

Oui, madame. (*Entre Pascaline avec des fleurs et un écrin qu'elle porte sur la cheminée.*)

HÉLÈNE

Tu ne veux pas garder ces fleurs, Pascaline?

PASCALINE, *sans dureté.*

Elles seront mieux ici.

HÉLÈNE

Comme tu voudras...

PASCALINE

Veux-tu aller chercher l'autre bouquet, Marion? (*Marion sort. Hélène et Pascaline restent en tête à tête... Hélène va parler... Pascaline, sans paraître le faire exprès, sans impolitesse, ouvre une partition. Marion rentre avec ses fleurs. Hélène sort lentement. Pascaline la regarde avec tristesse. Puis elle devient subitement gaie.*)

SCÈNE V

PASCALINE, MARION

PASCALINE

Tu ne sais pas où nous avons déjeuné, nous deux maman?

MARION

Chez ta tante.

PASCALINE

Pas du tout!... au restaurant, — oui, ma chère, — toutes les deux seules, en garçons, comme dit maman. Et dans un beau restaurant, Chaussée d'Antin... Je te dis cela, il ne faut pas le répéter surtout!

MARION

Non, non.

PASCALINE

Je te le dis parce que tu aimais bien maman. Maman aussi t'aime bien; elle me parle souvent de toi...

MARION

Vraiment?

PASCALINE

Souvent... et comment tu vas, et si l'on n'est pas trop dur pour toi... Il y a quelque chose que je ne t'ai pas raconté... La dernière fois, figure-toi, c'est elle qui m'a reconduite. Devine jusqu'où?

MARION

Jusqu'au coin de la rue?

PASCALINE

Plus près.

MARION

Jusqu'à la porte, en bas...

PASCALINE

Jusqu'à la porte en haut, ici. Jusqu'à la porte de l'appartement...

MARION

Oh!

PASCALINE

C'est elle qui a sonné... Et ça l'amusait! ça l'amusait!

MARION

Oui, mais...

PASCALINE

Mais quoi? C'est ici chez elle, après tout.

MARION

Plus maintenant.

PASCALINE

Oui, on lui a pris sa place...

MARION

Ne sois pas mauvaise, ma Pascaline; crois-en ta vieille bonne.

PASCALINE

Ah! ma pauvre Marion! Depuis un mois, depuis que je l'ai revue, je ne vis plus. Penser qu'elle est revenue et qu'elle n'a pas le droit d'entrer ici, et qu'une autre s'y est installée! Si tu savais comme maman, si gaie d'ordinaire, était triste en me quittant! Et c'est si naturel! Toute seule là-bas, à Auteuil, dans un petit pavillon, ou rue des Martyrs à son bureau, deux pièces étroites, sans lumière, sans air...

MARION

Dans son bureau?

PASCALINE

Oui. Tu sais que depuis quelque temps maman ne peut plus chanter... à cause du chagrin qu'elle a eu... N'est-ce pas, toujours pleurer, ça n'est pas bon... Alors elle est directrice d'une entreprise de tournées musicales...

MARION

Actrice?

PASCALINE

Pas du tout... Directrice... Elle n'a avec les chanteurs et les chanteuses que les stricts rapports d'affaires... « Allez ici, allez là, je vous remplace, etc., etc. »

MARION

Tu sais tout cela !

PASCALINE

Maman m'en a dit une partie. Je devine le reste. Je sais bien autre chose.

MARION

Ah !

PASCALINE

Oui. Quelque chose que tu n'as jamais voulu me dire.

MARION

Quoi donc ?

PASCALINE

Je ne suis plus une enfant : j'ai dix-sept ans et j'avais le droit d'être renseignée...

MARION

A quel sujet ?

PASCALINE

Je sais pourquoi père l'a renvoyée...

MARION

Ta mère t'a dit...

PASCALINE

Oui. D'abord, père ne voulait plus qu'elle chantât nulle part... Alors, tu comprends, maman qui avait une voix admirable et une vocation irrésistible... Mais encore, comme elle me l'a dit, elle l'aurait accepté. Elle se serait soumise. Elle aurait renoncé à tout, pour moi. Seulement le prétexte qu'on lui a donné, je le sais maintenant...

MARION

Dis voir...

PASCALINE

Tu la connais, maman, elle a toujours été vive, très gaie, aimant à recevoir, aller dans le monde, donner des soirées ; le salon ne désemplissait pas et l'on menait joyeuse vie. Malheureusement...

MARION

Malheureusement...

PASCALINE

Eh bien, voilà ! On dépensait beaucoup, même un peu plus qu'on ne devait. De là des conseils un peu vifs de papa, puis des reproches, puis des disputes... C'est ainsi que la brouille se met dans les ménages.

MARION

Et... c'est tout ?

PASCALINE

Sans doute. Que voudrais-tu donc ?... Mais si : il y a autre chose ! Il s'est trouvé que j'avais une institutrice... Oh ! sérieuse, sage, économe, celle-là. Si sérieuse, si sage et si économe, qu'un an après le divorce elle devenait madame Forjot et prenait tranquillement ici la place de maman. Oh ! cette femme !

MARION

Cette femme est bonne pour toi, mon enfant, et tu aurais tort...

PASCALINE

Mais qu'elle me haïsse donc ! qu'elle me maltraite ! qu'elle me martyrise

MARION

Tu ne le voudrais pas !

PASCALINE

Ah ! Dieu si ! Je souffrirais moins !

MARION

Madame Hélène ne voulait pas de ce mariage et si elle a accepté, c'est sur les instances de ton père, qui avait besoin de mettre près de toi une personne dévouée, sérieuse... Tu comprendras cela plus tard.

PASCALINE

Ah ! que de choses je dois comprendre plus tard !

MARION

Comme la douleur te rend cruelle et que ton père serait malheureux s'il t'entendait!...

PASCALINE, *redevenue gaie.*

Ecoute. J'ai encore une chose à te dire. La plus importante. Tu n'as pas envie de revoir maman, toi ?

MARION

Oh ! si ! Mais je ne puis pas sortir...

PASCALINE

Et si j'avais trouvé le moyen que tu la voies tout de même?

MARION

Comment?

PASCALINE

Tout à l'heure, nous serons seules toutes les deux... Je le sais. On va chez madame Solet et papa sera sorti... Je l'ai dit ce matin à maman... Sais-tu l'idée qu'elle a eue?. . Devine...

MARION

Je ne puis pas croire...

PASCALINE

Oui, oui, elle va venir... Elle est allée faire une course importante et elle va venir.

MARION

Elle osera?

PASCALINE

Est-ce qu'elle fera quelque chose de mal?

MARION

Non, mais... si...

PASCALINE

Si quoi ?

MARION

Si on la rencontrait !

PASCALINE

On ne la rencontrera pas. Elle viendra dans une voiture et elle attendra là en face d'avoir vu sortir tout le monde. Et dès que je serai seule, je me montrerai derrière la vitre. Et puis... à la rigueur... Je suppose qu'on la rencontre ? Maman saura répondre comme il convient à n'importe qui. Elle n'est pas embarrassée...

MARION

Mais, puisqu'elle t'a vue ce matin !

PASCALINE

Il paraît qu'elle aura, après la démarche qu'elle va faire, une grosse nouvelle à me donner. Et puis elle veut savoir comment nous sommes installés. Elle me répétait : « Quand je penserai à toi, après, je te verrai mieux ; je me dirai : En ce moment, elle fait ceci, elle fait cela, elle est dans le salon à tel endroit, ou dans sa chambre. » Tu comprends ?

MARION

Oui, mais...

PASCALINE

Enfin, elle veut revoir les meubles au milieu desquels elle a vécu, qu'elle a choisis, achetés elle-même et qui sont à elle, malgré tout... Tiens, cette jardinière, elle se la rappelle comme si elle l'avait vue hier, elle me l'a décrite. C'est mon père qui la lui a donnée à l'occasion de ma première communion; ce piano, c'est le sien, ses doigts se sont promenés là si souvent... et tu comprends ce que je ressens lorsque je vois une autre s'y installer... Ce meuble, ces fauteuils, c'est elle qui les a commandés. Chaque objet lui rappelle un souvenir des temps où elle était heureuse... C'est elle qui devrait être là, toujours, ne le comprends-tu pas, Marion? (*Elle pleure.*)

MARION

Ne pleure pas. Ne pleure pas... Mais c'est grave, ce que tu veux faire...

PASCALINE

Maman me l'a demandé. Est-ce que j'allais dire non?

MARION

Mais moi... on me renverra... si...

PASCALINE

C'est la seule objection que j'aie faite. Maman a répondu que si on te renvoyait, elle te prendrait avec elle. Mais personne ne saura rien... Elle ne restera qu'un moment. Tu ne vas pas me refuser cela...

MARION

Je ne peux rien te refuser, moi...

PASCALINE

Tu es gentille. Pour ta peine, je vais te raconter une aventure qui est arrivée à maman en Russie... Figure-toi...

MARION

Chut! (*Entre Hélène. Marion sort.*)

SCÈNE VI

PASCALINE, HÉLÈNE

HÉLÈNE

Qui est-ce qui t'a ramenée, Pascaline?

PASCALINE

Ma tante.

HÉLÈNE

Ecoute... Voici pourquoi j'avais fait mettre ces fleurs et cet écrin dans ta chambre. C'est aujourd'hui l'anniversaire de ta naissance...

PASCALINE

Je sais.

HÉLÈNE

Et cet écrin, tu ne l'as pas ouvert ?

PASCALINE

Non.

HÉLÈNE

C'est un bracelet que je voulais te donner... (*Silence.*) Tu n'en veux pas ?

PASCALINE

Je vous remercie.

HÉLÈNE, *après un silence.*

Je te le donnais de bon cœur, tu sais ?

PASCALINE

Je vous remercie.

HÉLÈNE, *après un long silence.*

C'est bien. (*Elle reprend l'écrin, l'ouvre.*) Regarde-le au moins... (*Pascaline ne se retourne pas. Entre Forjot. Hélène repose l'écrin sur la cheminée.*)

SCÈNE VII

PASCALINE, FORJOT, HÉLÈNE

FORJOT

Bonjour, ma fille... Je ne t'ai pas encore vue ce matin.

PASCALINE

Bonjour, père...

FORJOT

Tu ne viens pas m'embrasser?

PASCALINE

Oh! si. (*Elle va l'embrasser.*)

FORJOT

Sais-tu ce que nous allons faire? J'ai besoin d'aller

dans les environs du bois de Boulogne. Veux-tu venir avec moi ?

PASCALINE

C'est que j'ai un petit travail que je voudrais finir.

FORJOT

Tu le finiras demain.

PASCALINE

Je veux le finir aujourd'hui... Si tu étais allé moins loin, ça m'aurait fait grand plaisir...

FORJOT

Eh bien, je prendrai le train. Accompagne-moi jusqu'à la gare Saint-Lazare.

PASCALINE, *joyeuse.*

Oh ! oui, je veux bien !... Mais qui me ramènera ?

FORJOT

Hélène. Je vous emmène toutes les deux.

HÉLÈNE

Nous prendrons une voiture, je te mettrai ici et j'irai ensuite faire ma visite.

PASCALINE

Oui... Eh bien, décidément, je réfléchis... j'aime mieux rester. (*Silence général.*)

HÉLÈNE, *bas à Forjot.*

Va... Ne dis rien... Je causerai avec elle plus tard. Allons lui acheter ton cadeau pour son anniversaire.

FORJOT

Alors, c'est bien... Nous sortons tous les deux.

PASCALINE

C'est cela... A tantôt !... (*Hélène sort.*)

FORJOT, *de la porte, tendrement.*

Allons, viens donc !

PASCALINE

Non, vraiment, je t'assure...

FORJOT

Comme tu voudras. (*Il sort.*)

SCÈNE VIII

PASCALINE *seule, puis* MARION. *Pascaline, seule, bat des mains, joyeuse, va à la fenêtre, revient à la cheminée et sonne. Paraît Marion.*

PASCALINE

Ça y est. Ils sont partis!... Marion, va dans ma chambre chercher mon portrait... et celui de maman... Tu les mettras sur la cheminée... Va... (*Elle retourne à la fenêtre.*) Voilà une voiture! Non... elle ne s'arrête pas... (*Rentre Marion avec les portraits. Pascaline les place.*) Emporte ces fleurs... J'ai entendu une voiture s'arrêter... Cette fois, c'est elle... (*Elle écarte le vitrage et se montre.*) Oui... elle descend, elle traverse la rue... Elle entre...

MARION

Mon Dieu ! Si jamais...

PASCALINE

Mais va donc lui ouvrir ! Va donc lui ouvrir !... (*Marion sort.*) Oh ! que je suis contente ! (*Elle va à la porte. Entre Gabrielle, très élégante. Elles s'embrassent.*)

SCÈNE IX

PASCALINE, GABRIELLE

PASCALINE

Maman !

GABRIELLE

Bonjour, ma fille !... Que tu es jolie ! que tu es jolie ! Je ne me lasse pas de t'admirer... qui aurait dit, il y a quatre ans, que tu te transformerais ainsi ! Te voilà une grande jeune fille, à présent !

PASCALINE

Dame !... Dix-sept ans.

GABRIELLE

C'est vrai, tu vas bientôt avoir dix-sept ans... ça ne me rajeunit pas... Enfin ! on n'a que l'âge que l'on paraît, n'est-ce pas ?... Mon Dieu ! je puis bien te l'avouer, en demandant à te revoir après cette séparation, j'obéissais plus à un sentiment de devoir qu'à tout autre. Mais quelle bonne surprise j'ai eue !... Et tu as du goût, tu sais, tu t'habilles très

bien... Et tu es douce, et gentille, et intelligente... Tiens, je t'adore !

PASCALINE

C'est toi qui es bonne et gentille, ma petite maman.

GABRIELLE

Tu as tellement fait ma conquête que je suis sur le point de prendre une détermination... je vais peut-être faire une bêtise, mais tant pis... je t'aime trop... Et c'est pour t'annoncer cette décision — qui dépendait un peu d'une visite que je viens de faire — que j'ai voulu te revoir aujourd'hui... Je suis sur le point de modifier toute ma vie pour toi... Oh ! ces grands yeux étonnés... tu es ravissante quand tu écoutes comme ça...

PASCALINE, *riant.*

Je t'en prie.

GABRIELLE

Ah ! moi, si je te trouve gracieuse, j'ai bien le droit d'en être fière... C'est à moi que je fais des compliments... Qu'est-ce que je disais ?... Oui, je veux désormais être une mère, une vraie mère exclusivement... Hélas ! ma vie n'a pas été heureuse,

je n'ai pas su trouver la joie là où elle était : tout près de toi. Je veux me rattraper... Si tu savais toutes les misères que j'ai eues, va ! toutes les déceptions, les abandons, les trahisons... Et puis, cette maladie qui m'a fait perdre ma voix. J'avais eu au Caire un succès... je te montrerai les journaux. (*S'attendrissant.*) Et puis plus rien, toute seule, à mille lieues de Paris, forcée de demander mon rapatriement... Heureusement, j'ai trouvé cette affaire de tournées musicales... sans quoi, qu'est-ce que je serais devenue, ma pauvre enfant ? (*Elle pleure.*)

PASCALINE

Ma pauvre maman !...

GABRIELLE

J'en ai assez, vois-tu... Alors, l'idée m'est venue d'abandonner le théâtre. (*Se reprenant.*) Enfin les affaires théâtrales. Avec le peu que j'ai amassé et la pension que ton père sera condamné à nous faire, nous pourrons être très heureuses toutes les deux.

PASCALINE

Toutes les deux ?

GABRIELLE

Oui, oui. Je vais t'expliquer. Tout ne dépend plus

que d'une conversation que je dois avoir avec quelqu'un... une simple formalité... Alors, je te prends avec moi. Tu verras comme nous serons bien. Je te mènerai au théâtre, aux courses, et quand nous serons rentrées chez nous, nous bavarderons, nous nous embrasserons jusqu'à ce que nous n'ayons plus rien à nous dire.

PASCALINE, *riant.*

Ça ne sera pas tout de suite.

GABRIELLE

Nous vivrons comme deux sœurs, veux-tu ?

PASCALINE, *grave.*

Et mon père ?

GABRIELLE, *sautant à une autre idée.*

Oh !... oh !... Il est furieux après moi, hein ?

PASCALINE

Non.

GABRIELLE

Si... si... Il a reçu son papier timbré, n'est-ce pas ?

PASCALINE

Je n'en sais rien.

GABRIELLE

Si. Je suis certaine qu'il l'a reçu...

PASCALINE

Tu lui envoies...

GABRIELLE

Mais !... Pourquoi pas ?... Ça fait partie de ma combinaison. Je ne saurais pas bien t'expliquer cela, mais tu peux avoir confiance : je suis dirigée par quelqu'un de très compétent et qui est un véritable ami... Je vais te dire ça en gros... Je demande par la voie des tribunaux que tu viennes avec moi pendant les deux mois de vacances qui vont commencer. Ça va être décidé tout de suite... en référé... je crois que c'est le terme. Et après, il paraît que j'aurai le droit de demander à te reprendre tout à fait, pour toujours... Ton père a deviné, c'est ce qui le rend furieux.

PASCALINE

Ce n'est pas cela que je voulais dire... Mon père, alors... Je ne le verrai plus ?...

GABRIELLE, *cherchant.*

Ton père... (*Riant.*) Oh ! une bonne idée !... Tu

le verras chez ta tante tous les jeudis, deux heures, comme moi à présent... Ah ! ça, c'est une idée... Et je m'amuserai bien... Et ce sera joliment bien fait pour lui !

PASCALINE, *tendre reproche.*

Oh ! petite mère !

GABRIELLE

Je te dis ça en riant, tu comprends ?

PASCALINE

Pourquoi ne puis-je pas vous avoir en même temps tous les deux ?

GABRIELLE

Ça, c'est impossible...

PASCALINE

Oh ! cette femme !... Mais ne parlons pas d'elle...

GABRIELLE

Dis-moi, à propos, elle se met bien, maintenant, ton institutrice. Je l'ai vue sortir là, tout à l'heure, je ne la reconnaissais pas. Tout de même, on voit bien qu'elle n'a pas toujours porté la toilette et rien que d'un coup d'œil on devine qu'elle a des

lunettes dans sa poche... Et elle annonce bien ses trente ans passés, comme les camarades!... Est-ce que vous n'avez que Marion, comme domestique?

PASCALINE

Il y a aussi une femme de chambre.

GABRIELLE

Je vois qu'on a conservé mon mobilier de salon... (*Tout à coup.*) Oh! que c'est curieux! que c'est curieux! Tu vois cette écorchure sur le dossier de ce fauteuil... Comment! elle y est encore!... Si tu savais tous les souvenirs qu'elle me rappelle... (*Un long sourire.*) Je te conterai cela... (*Elle va ouvrir une porte.*) Ici, c'est la salle à manger... Tiens! le buffet est à la même place qu'à Nantes. Tu n'as pas remarqué? (*Elle a fermé la porte.*) Tout de même... c'est moi qui suis ici... ce n'est pas ordinaire... Eh bien, c'est drôle... ça me fait moins que je n'aurais cru... c'est vrai... j'attendais autre chose, je ne sais pas quoi... Je ne suis pas émue du tout. L'absence de danger sans doute... Non, je m'explique... c'est parce que nous sommes à Paris. (*Grave.*) Oh! si je t'avais revue comme ça à Nantes!... Ici, c'est comme si j'étais en visite.

PASCALINE

Oui, mais en visite chez votre fille, chère madame.

GABRIELLE, *trouvant l'écrin d'Hélène sur la cheminée, l'ouvrant.*

Oh ! le joli, le joli bracelet ! Oh ! qu'il est beau !... Oh ! c'est divin, ma chère !... Et tes initiales P. F... qui est-ce qui t'a fait ce cadeau ?...

PASCALINE

Hélène. Mais je l'ai refusé.

GABRIELLE, *sans comprendre.*

Tu l'as refusé !

PASCALINE

Je ne veux rien accepter de cette femme.

GABRIELLE

Moi à ta place... D'abord, avec quel argent l'a-t-elle payé, si ce n'est avec le tien ? (*Silence.*) Mon Dieu !... quand est-ce que je te reverrai, maintenant !

PASCALINE

Jeudi.

GABRIELLE

Huit jours !... Comme c'est long !... Et que je vais être triste jusque-là !

PASCALINE

Vrai ?

GABRIELLE

Tu ne me crois pas ?

PASCALINE

Si...

GABRIELLE

Quand je suis avec toi, je suis gaie... Mais tout le reste du temps...

PASCALINE

Dans ton petit pavillon, à Auteuil ?

GABRIELLE

... Oui.

PASCALINE

Rue La Fontaine, tu m'as dit ?

GABRIELLE

Oui, oui.

PASCALINE

Quel numéro ?

GABRIELLE

Quel numéro ? Trente-cinq... Mais ne m'écris pas là ! Je n'y suis jamais, tu sais.

PASCALINE

Oui. Heureusement, tu as ton bureau, cela te fait une distraction.

GABRIELLE

Quelle distraction, mon Dieu !. . Donner des ordres, signer des engagements, commander des affiches.

PASCALINE

Et tu n'as pas une amie auprès de toi ?...

GABRIELLE

Dans ce monde-là ! Tu plaisantes... Oh ! ma vie est bien triste et bien vide, ma pauvre enfant... Enfin ! je t'ai revue, je vais partir en emportant un peu de joie. (*La prenant dans ses bras. Sincère.*) Pascaline ! ma fille, ma bonne petite fille ! Je t'aime bien... Ecoute, je n'ai peut-être pas été pour toi ce

que j'aurais dû être... Je veux t'en demander pardon...

PASCALINE

Maman...

GABRIELLE

Si on te dit du mal de moi, ne le crois pas... Je ne suis pas heureuse...

PASCALINE

Maman! (*Baisers.*)

GABRIELLE

Là... Maintenant, nous ne parlerons plus de cela, n'est-ce pas? Ce que je viens de te dire, je devais te le dire. Mais maintenant nous n'en parlerons plus... Je vais m'en aller bientôt, tu sais...

PASCALINE

Hélas! oui, si Hélène allait rentrer...

GABRIELLE

Et après? Ce serait amusant... (*Entre Marion.*)

MARION

Madame, voilà madame! (*Marion sort.*)

PASCALINE

Mon Dieu! où te cacher...

GABRIELLE

Me cacher... Pourquoi donc?... (*Un petit soupir.*) Ça me fait un drôle d'effet tout de même. (*Entre Hélène.*)

SCÈNE X

LES MÊMES, HÉLÈNE

HÉLÈNE

Madame Forjot!

GABRIELLE

Allons! vous m'avez reconnue et vous m'avez donné vous-même le nom qui reste le mien.

HÉLÈNE

Que faites-vous ici, chez moi, madame?...

GABRIELLE

J'ai eu besoin de parler à ma fille...

HÉLÈNE

Et maintenant?

GABRIELLE

Maintenant, je m'en vais. Mais pas avant de vous avoir félicitée de votre intelligence. Vous avez fait du chemin depuis que nous ne nous sommes vues.

HÉLÈNE, *tristement.*

Vous aussi, madame. En tout cas, je vous rappelle encore une fois que vous êtes ici chez mon mari et chez moi. Vous avez profité de notre absence pour vous y introduire. Vous cherchez maintenant à m'injurier. C'est trop. Allez-vous-en.

GABRIELLE, *à Pascaline, qui a fait un mouvement.*

Laisse, mon enfant... Madame est dans son droit. On me chasse... et je dois obéir. Au revoir, au revoir, ma fille. (*Elle embrasse sa fille. A Hélène.*) Adieu.

HÉLÈNE

Adieu.

SCÈNE XI

HÉLÈNE, PASCALINE

HÉLÈNE

Ta mère avait donc quelque chose de très grave à te dire?

PASCALINE

Oui.

HÉLÈNE, *après un silence.*

C'est avec ton consentement qu'elle est venue ici ?

PASCALINE

Oui.

HÉLÈNE

Crois-tu avoir bien agi en la recevant? (*Pascaline ne répond pas et va sortir.*) Pascaline... reste... Il faut que nous causions ensemble une fois pour toutes... Assieds-toi là. (*Elle apporte une chaise et s'assied près d'elle.*) Te rends-tu compte de l'outrage que tu viens de me faire en recevant ta mère ici, à

mon insu? Non, car tu ne l'aurais pas fait... Mais il faut que cet état de guerre où nous vivons prenne fin. Allons! je ne t'adresse aucun reproche. Causons. Qu'est-ce que tu as contre moi? Qu'est-ce que je t'ai fait?

PASCALINE

Rien. Votre seule présence explique et justifie mon aversion. La place que vous avez prise, c'est celle de maman. C'est maman qui devrait être assise dans le fauteuil où vous êtes, et c'est parce que vous n'avez pas laissé sa place vide que maman ne peut plus espérer la reprendre.

HÉLÈNE

Tu te trompes. Si je n'y étais pas, la place resterait vide tout de même.

PASCALINE

Qu'en savez-vous?

HÉLÈNE

C'est cela ma récompense?

PASCALINE

De quoi?

HÉLÈNE

De mes soins.

PASCALINE, *entre ses dents.*

Vous avez su vous la faire donner vous-même, votre récompense.

HÉLÈNE

Oh! Quel bourreau savant tu es devenue! Alors tu crois que j'ai été guidée par un autre sentiment que mon affection pour toi! alors, tu me supposes capable d'avoir agi par calcul! C'est la dernière injure que tu pouvais me faire et c'est bassement méchant, parce que c'est une accusation dont je ne puis me défendre, mais contre laquelle ma vie tout entière aurait dû protester auprès de toi.

PASCALINE

Vous pouviez me dire cela autrefois, quand vous étiez seule à vous faire entendre.

HÉLÈNE

Mais ta mère t'a affirmé le contraire, n'est-ce pas?

PASCALINE

Oui.

HÉLÈNE

Eh bien, qu'elle ait fait cela, qu'elle m'ait ca-

lomniée pour te reconquérir, je le comprends et elle est dans son rôle. Mais tu auras honte un jour d'avoir été, toi, l'instrument aussi docile d'une vengeance aussi laide.

PASCALINE

Je vous défends d'insulter ma mère.

HÉLÈNE

Je ne puis pourtant, pour ne pas heurter ta récente affection, reconnaître que ta mère dit vrai en portant sur moi des accusations qu'elle sait être des mensonges. Et, j'y réfléchis, il faut qu'elle ait, de moi, une singulière estime pour être certaine d'avance que je ne riposterai pas à des calomnies par des vérités; vraiment, c'est bien de l'honneur qu'elle fait à cette vertu dont elle veut que tu doutes.

PASCALINE

Si vous aviez quelque chose à dire contre elle, il y a longtemps que vous me l'auriez jeté au visage.

HÉLÈNE

Tu crois?

PASCALINE

Oh! n'ayez pas ces airs de fausse générosité,

j'entends quelque chose de grave. Je sais les causes du divorce et je vais vous le prouver que je les sais, puisque vous brûlez d'envie de me les révéler. Maman voulait, malgré mon père, suivre sa vocation artistique ; de plus, elle était prodigue. Et après? S'il y a autre chose, je vous somme de me le dire. Vous l'accusez plus par vos réticences qu'elle ne vous diminue par ses révélations. Y a-t-il autre chose ?

HÉLÈNE, *long regard.*

Il n'y a rien, en effet.

PASCALINE

Allons donc! Vous êtes bien forcée de le reconnaître!

HÉLÈNE

Non, rien autre chose. Mais est-ce que cela prouve que j'ai été une intrigante? Que ta mère dise cela, soit. Je vais plus loin, qu'elle le pense, c'est encore possible ; mais toi, Pascaline, vraiment!... Regarde-moi dans les yeux... Tu peux le croire ? Tu peux le croire ?

PASCALINE

Je n'ai aucune raison de soupçonner ma mère de ne pas dire la vérité.

HÉLÈNE

Eh bien, à la fin, c'est trop d'ingratitude!... Qui t'a soignée et élevée depuis que tu as eu six ans, est-ce ta mère ou moi? Qui voyais-tu la première à ton réveil? Qui ne te quittait qu'après t'avoir endormie? Est-ce ta mère? Mais rappelle-toi!... mais elle t'inspirait de la frayeur, elle était pour toi une étrangère dont tu avais peur, cette éternelle absente! Je n'allais pas, moi, chercher des applaudissements au dehors; je n'aspirais qu'à mériter de ton caprice ou de ta sensibilité une caresse et un sourire. Tu l'as oublié! Je sais ce que ton orgueil irrité et tes mauvais instincts vont te pousser à me répondre: j'étais payée pour cela. Dis-le, va, dis-le! Tu peux bien ajouter une blessure à celles dont tu as déchiré un cœur qui n'a vraiment battu que pour toi. Je puis te répondre ceci : non, je ne suis pas payée, même par ma situation actuelle. Tu n'étais pas ma fille et je t'ai donné l'amour d'une mère. Eh bien! tu pourrais me jeter une fortune que tu n'aurais pas payé cela, et tu auras beau faire, et on aura beau faire, toute ta vie, tu me devras quelque chose. Va, je t'en tiens quitte! (*Un long silence. Hélène s'éloigne, puis revient à Pascaline.*) Mais tu ne sais plus que si tu as des qualités,

c'est que je les ai cultivées et developpées en toi, tu ne sais pas que le sentiment, après tout respectable, qui te fait me martyriser, c'est moi qui l'ai mis dans ton cœur, et tu as vraiment trop vite oublié que si tu aimes ta mère, c'est que je l'ai défendue, elle, contre tes clairvoyances, contre tes doutes et tes angoisses d'enfant abandonnée!

PASCALINE

Oui, peut-être. Mais comme vous savez bien à présent l'accuser et vanter vos mérites! Soit, ma mère m'a négligée. Aujourd'hui, elle s'en repent et me paye tous les arriérés de son affection. Quand elle me manquait, vous l'avez remplacée, je l'admets ; mais, maintenant qu'elle ne me manque plus, de quel droit voulez-vous la remplacer encore?

HÉLÈNE

Ce qui est arrivé, c'est sa faute. Comprends-moi bien : je ne l'accuse pas. Je ne veux pas empêcher que tu l'aimes ; ce que je veux, c'est ne plus souffrir comme je souffre, c'est ne plus subir tes hostilités et, si je ne puis plus prétendre à être aimée de toi, j'ai bien le droit d'invoquer notre amitié d'autrefois pour te demander de ne plus me haïr. C'est ta pitié que j'implore ; c'est à ton cœur que je

m'adresse. Tu es bonne... Je le sais bien, moi, peut-être, que tu es bonne. Pourquoi donc en ce moment résistes-tu au mouvement de générosité que déterminent en toi le récit de nos chagrins à tous et l'évocation du temps où tu me demandais d'être ton amie? Laisse-toi aller à plus de tendresse, à plus d'indulgence. Il vaut mieux te tromper de cette façon que de l'autre. Puisque tu ne peux faire que ce qui est ne soit pas, ne t'immobilise pas dans ta rancune et consens à ne plus causer le malheur de deux pauvres braves gens qui t'adorent!

PASCALINE

Vous parlez de votre martyre : croyez-vous que je ne suis pas au supplice, moi?

HÉLÈNE

Écoute ! Écoute ! Tu ne peux pas douter de mon affection. Est-ce que je ne fais pas tout pour te la prouver? Est-ce que j'ai répondu une seule fois par de la colère à tes rebuffades, à tes habiles méchancetés et à tes mépris, lorsque, par exemple, tu affectes de me dire « madame » ou que tu refuses de sortir pour ne pas faire dix minutes de chemin seule avec moi... Si tu savais ce que je souffre !

PASCALINE

Et moi !

HÉLÈNE

Mais en suis-je responsable ? Lorsque ta mère est partie, on croyait qu'elle ne reviendrait jamais. Ton père m'a suppliée de ne pas t'abandonner et, si j'ai accepté, c'est que tu étais la seule affection de ma vie. Ah ! si j'avais pu entrevoir ce qui m'attendait ! Si j'avais su ! Comme je me serais gardée de m'attacher à toi ! Oui, j'en suis là, à regretter de n'être pas restée la sans-famille et l'orpheline, à l'abri de la haine de celle que j'ai le malheur d'aimer !

PASCALINE *pleure en silence. Très bas.*

Mon Dieu !

HÉLÈNE

Tu pleures ! Tu sens que c'est vrai, tout ce que je te dis, n'est-ce pas ? tu le sens... Ces fleurs que tu regardes sont une preuve de la vigilance que je mets à vouloir te plaire... Je te les avais données, Pascaline, et tu les as refusées, et tu les as rapportées... ce n'était pas beaucoup cependant que de recevoir ce souvenir silencieux, cela ne t'engageait

à rien. Je ne te demandais même pas de me dire merci... Mais me les rendre !... Allons, maintenant que tu as réfléchi, accepte-les ; oh ! je ne te demande rien de plus, je sais qu'il me faudra du temps pour te reconquérir ; ce que je veux seulement aujourd'hui, c'est que tu te décides à ne plus me haïr de parti pris, à ne plus nous traiter en ennemis, ton père et moi, et à laisser doucement ton cœur battre avec les nôtres... Allons, laisse-toi fléchir !...

PASCALINE, *qui est près du bouquet de fleurs, en prend une qu'elle met à son corsage en disant, d'une voix étouffée par l'émotion.*

Hélène, je vous remercie de m'avoir donné ces fleurs.

HÉLÈNE

Pascaline ! (*Elle va pour la prendre dans ses bras, mais Pascaline l'arrête d'un petit geste et d'un regard suppliant et angoissé.*) Oui, je te comprends. Mais j'ai assez de bonheur pour aujourd'hui.

RIDEAU

ACTE III

Le bureau de Gabrielle. Aux murs des affiches énormes sur lesquelles on lit : « Tournée Gabrielle de Ruys. Opéra, drame lyrique, opéra-comique, opérette, vaudeville. Pour une fois seulement, avec l'autorisation spéciale de l'auteur. Grand théâtre de Pithiviers. » Sur une autre : « Grand théâtre de Senlis, etc. . » Des affiches de Chéret. Trois énormes palmes en papier doré. Un bureau chargé de papiers. A terre, des ballots d'affiches. Un vieux piano, un phonographe dans un coin. Portes au fond, deux à droite, une à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE

GABRIELLE, L'ACHETEUR, ALFRED

L'ACHETEUR

J'ai su, madame, que vous cherchiez à vendre votre fonds.

GABRIELLE

Oui, monsieur. J'y suis contrainte par des raisons de famille.

L'ACHETEUR

Je vous dirai, madame, que je ne connais rien aux affaires théâtrales. J'ai fait une petite fortune dans le commerce, je me suis retiré, croyant trouver le bonheur dans l'inaction complète. Mais je suis encore jeune...

GABRIELLE

Certes !

L'ACHETEUR

N'est-ce pas ?... et l'oisiveté m'est un fardeau.

GABRIELLE

Ah ! que je vous comprends !

L'ACHETEUR

Alors, comme j'ai toujours beaucoup aimé le théâtre, j'ai pensé que je pourrais à la fois donner satisfaction à ces goûts et à mon besoin d'activité.

GABRIELLE

C'est intelligemment raisonné, et je ne m'étonne

pas, monsieur, que vous ayez fait une fortune rapide. Il est tout à votre honneur de vouloir désormais consacrer votre jeune maturité à l'éducation des masses...

L'ACHETEUR

... Je ne comprends pas.

GABRIELLE

Mon entreprise, monsieur, n'est pas seulement commerciale, elle est avant tout artistique. L'idée qui a présidé à sa création a été une idée noble !

L'ACHETEUR

Oui ?

GABRIELLE

Vous allez en juger. Nous sommes des commis-voyageurs en art. Nous allons jouer les plus grands opéras dans les plus petites villes.

L'ACHETEUR

Oui.

GABRIELLE

Nous allons porter un peu de beauté, un peu d'émotion musicale dans les centres déshérités.

L'ACHETEUR

Oui.

GABRIELLE

Nous recevons des encouragements du gouvernement.

L'ACHETEUR

Ah!

GABRIELLE

Oui, monsieur. Avant un an, si vous prenez la direction de mes tournées, vous aurez les palmes.

L'ACHETEUR

Vous croyez?

GABRIELLE

Je les ai, moi, vous voyez. Et mon administrateur, qui fut directeur du théâtre de Nantes, est officier de l'instruction publique.

L'ACHETEUR

C'est à considérer, en effet. Mais... dans ce que vous me disiez tout à l'heure, madame, il y a quelque chose que je ne saisis pas bien.

GABRIELLE

C'est que je me suis mal expliquée, alors.

L'ACHETEUR

Vous jouez, dites-vous, les grands opéras dans les petites villes.

GABRIELLE

Parfaitement.

L'ACHETEUR

Mais je ne vois pas bien comment vous pouvez rentrer dans vos frais.

GABRIELLE

Nous y rentrons et nous encaissons des bénéfices...

L'ACHETEUR

Qui dit petites villes dit petites recettes...

GABRIELLE

Eh! nous avons fait un soir 718 francs à Chartres.

L'ACHETEUR

Je suis allé à l'Opéra quelque fois. J'y ai vu jouer *Faust*.

GABRIELLE

Eh bien ?

L'ACHETEUR

Il me semblait que même une recette de 718 francs ne pouvait suffire à payer l'orchestre, les chœurs, le ballet, les chanteurs, etc...

GABRIELLE

Votre observation est des plus judicieuses. Mais l'orchestre est remplacé par un piano... (*Désignant l'employé qui écrit derrière des paquets de prospectus.*) Mon secrétaire est pianiste... Montrez-vous, Alfred ! (*Alfred salue et se rassied.*)

L'ACHETEUR, *saluant.*

Monsieur.

GABRIELLE

Chef des chœurs, régisseur, etc.

L'ACHETEUR

Chef des chœurs... des chœurs... Vous avez donc des chœurs ?

GABRIELLE

Il suffit de trois ou quatre personnes, chantant chacune une partie, pour donner l'impression qu'a voulu produire le compositeur...

L'ACHETEUR

Je commence à comprendre.

GABRIELLE

N'est-ce pas ?

L'ACHETEUR

Tout de même, la *Bénédiction des poignards*, par exemple, doit perdre un peu... je dis un peu...

GABRIELLE

Ah ! nous ne transportons pas la troupe de l'Opéra, c'est certain...

L'ACHETEUR

C'est certain.

GABRIELLE

C'est certain. Et il nous faut déployer une activité peu ordinaire... Mais si vous concluez l'affaire, monsieur, vous allez vous trouver avec une saison toute préparée. On répète en ce moment avec fièvre... Dans toutes les pièces de cet appartement, on travaille : on fait des raccords entre les artistes qui ont déjà joué, on apprend leurs rôles à ceux qui ne les connaissent pas...

L'ACHETEUR

Ce doit être une tâche colossale...

GABRIELLE

Oh ! le phonographe nous est d'une utilité...

L'ACHETEUR

Ah !... le...

GABRIELLE

Vous n'y aviez pas pensé ?

L'ACHETEUR

Si, si...

GABRIELLE

Vous trouverez au répertoire, prêts à être joués tout de suite, les ouvrages dont voici la liste.

L'ACHETEUR

Les *Huguenots*. — Le *Pré-aux-Clercs*. — Ah ! le *Pré-aux-Clercs* (*Fredonnant.*) « Les rendez-vous de noble compagnie !... »

GABRIELLE

Vous avez chanté, monsieur ?

L'ACHETEUR

Moi... Quelquefois, au dessert...

GABRIELLE

C'est trop de modestie...

L'ACHETEUR

Oh ! madame... La *Mascotte*... Oui, oui... oui... Et combien demandez-vous, madame, pour la cession ?

GABRIELLE

Je demande cent mille francs.

L'ACHETEUR

Ah ! ah !

GABRIELLE

Oui...

L'ACHETEUR, *prenant son chapeau.*

Madame...

GABRIELLE

Mais ce n'est pas mon dernier prix...

L'ACHETEUR

Je pense bien. Seulement, j'avais l'intention de ne pas dépasser une dizaine de mille francs.

GABRIELLE

Eh bien, je réfléchirai. J'en parlerai à mon admi-

nistrateur... J'ai votre adresse, je vous enverrai un mot...

L'ACHETEUR

C'est cela... Madame...

GABRIELLE

Monsieur. (*Il sort.*)

SCÈNE II

GABRIELLE, ALFRED.

GABRIELLE

Alfred, voyez donc si M. Rametty est là.

ALFRED

M. Rametty est allé à l'agence pour dire qu'on envoie les deux ingénues et le père noble...

GABRIELLE

C'est vrai... nous avons aussi à jouer ce vaudeville... Et un drame ! Nous en arrivons à jouer le drame !

ALFRED

On a sonné. (*Il sort.*)

GABRIELLE, *seule, chantant.*

Nous sommes fraîches et roses,
Nous savons beaucoup de choses...

(*Entre Alfred un peu ému, une carte à la main.*)

ALFRED

Madame... c'est...

GABRIELLE, *après avoir lu la carte.*

Diable !... Faites-le entrer et laissez-nous. (*Gabrielle seule.*) Je parie qu'il ne me reconnaîtra même pas. (*Entre le maître*)

SCÈNE III

GABRIELLE, LE MAITRE.

LE MAÎTRE

Vous êtes probablement étonnée de me voir, madame, et je sais que mes illustres confrères ne daignent pas s'intéresser à des entreprises comme la vôtre, dignes cependant de l'attention de quiconque se préoccupe de la diffusion de l'art.

GABRIELLE

Votre sollicitude ne m'étonne pas, maître.

LE MAÎTRE, *après un silence.*

Vous n'avez pas songé à donner, dans vos tournées, sinon l'œuvre tout entière, du moins quelques fragments des *Olympiens?*

GABRIELLE

Non, maître.

LE MAÎTRE

Vous... Vous avez des raisons impérieuses de vous abstenir?

GABRIELLE

Nos moyens sont très limités.

LE MAÎTRE

On fait ce qu'on peut.

GABRIELLE

Nos recettes, bien minimes.

LE MAÎTRE

Vous pourriez augmenter les droits d'auteur et me donner par exemple dix ou douze pour cent. Je m'en contenterais. Ce que je vous en dis, c'est pour

vous mettre à votre aise ; vous comprenez bien que, pour moi, c'est, au point de vue pécuniaire, de si minime importance.

GABRIELLE

J'en suis persuadée. Mais je ne crois pas que l'éducation du public auquel nous nous adressons soit assez avancée pour qu'on puisse le convier à l'audition d'une œuvre aussi délicate.

LE MAÎTRE

Voilà bien l'erreur de tous les impresarii ! Sous prétexte que l'éducation du public n'est pas faite, vous refusez de la commencer ! C'est de la pusillanimité.

GABRIELLE

Ou de la prudence.

LE MAÎTRE

Croyez-moi, madame, soyez imprudente. Montez les *Olympiens* et je vous promets le plus beau succès d'argent de votre carrière.

GABRIELLE

Comme artiste, j'admire votre partition, illustre

maître ; mais, comme directrice, je m'abstiens de la faire jouer.

LE MAÎTRE

Je sais bien pourquoi. Vous avez peur qu'elle fasse du tort à toutes les... inspirations de mes confrères ! Vous ne la connaissez pas, ma partition !

GABRIELLE

Je vous demande pardon, maître.

LE MAÎTRE, *plus fort.*

Non, vous ne la connaissez pas ! C'est le propre des œuvres vraiment supérieures d'être accessibles aux humbles. Je suis comme Wagner, moi, madame, l'émotion d'un ignorant me touche plus que toutes les louanges des faiseurs de systèmes. Si vous connaissiez ma partition ! Mais vous n'en voudriez pas jouer d'autres ! Il y a, dans l'ouverture, un *andante !*

GABRIELLE

Avec une rentrée de basson, si, si, si, ré, mi, mi bémol.

LE MAÎTRE

Vous... vous... Mais alors, madame... Vous con-

naissez mon œuvre et vous ne la jouez pas ? Oh ! (*Consterné.*) Vous me croirez si vous voulez, madame, je ne me rappelle pas avoir éprouvé une déception aussi cruelle, un découragement aussi profond. (*Défaillant.*) Je vous demande pardon. (*Il s'évente et respire des sels. Alfred paraît à une porte; on entend une voix de basse, dans la pièce voisine, chanter :*) « Nonnes qui reposez... sous cette froide pierre !... »

GABRIELLE, *à Alfred.*

Laissez-nous. Mais fermez donc cette porte ! (*Alfred disparaît.*)

LE MAÎTRE

Vous connaissez ma musique et c'est celle-là que vous répétez ! Allons, madame, je vois que j'ai eu tort de venir. Je vous laisse à votre besogne, je vous laisse à l'opéra, à l'opérette odieuse, à l'opéra-comique plus révoltant encore. (*Criant.*) Et je le dis bien haut, pour le mal que je vous veux, je souhaite que vous ramassiez à ce commerce une fortune, une grande fortune, une fortune énorme. Tels sont mes souhaits.

GABRIELLE, *criant.*

Ce sont aussi les miens. (*Du ton ordinaire.*) Mais

permettez-moi un mot, illustre maître. Vous rappelez-vous madame Forjot?

LE MAÎTRE

Madame Forjot?

GABRIELLE

Oui.

LE MAÎTRE

Non.

GABRIELLE

Je vais vous mettre sur la voie. Madame Forjot, de Nantes. C'est une de mes bonnes amies.

LE MAÎTRE

Je n'ai aucun souvenir de ce nom-là.

GABRIELLE

Rappelez-vous. Elle a chanté à Nantes, devant vous, l'air de *Cypris* des *Olympiens*, précisément.

LE MAÎTRE, *cherchant.*

Attendez donc.

GABRIELLE

Il y a quatre ans.

LE MAÎTRE

Oui, oui, oui...

GABRIELLE

Elle le chantait très bien, cet air, il paraît.

LE MAÎTRE, *avec un sourire.*

Personne n'a bien chanté l'air de *Cypris.*

GABRIELLE

Pourtant...

LE MAÎTRE

Personne n'a bien chanté l'air de *Cypris.* Cet air-là est au-dessus de la voix humaine.

GABRIELLE

Mais enfin...

LE MAÎTRE

Non... Il y a eu, en Italie, une chanteuse qui s'est approchée, de très loin, de mon idéal... de très loin... Mais c'est tout.

GABRIELLE

Cependant, vous avez fait, paraît-il, à madame Forjot les plus grands compliments.

LE MAÎTRE

Oh ! les compliments qu'un musicien adresse à une femme qui vient de l'interpréter, on sait ce

que ça vaut, n'est ce pas ? Moi, c'est un principe. Je dis à chacune que personne n'a jamais chanté comme elle. Ça lui fait plaisir et j'y gagne une réclame innocente et gratuite. (*Il rit.*)

GABRIELLE

Et si vos compliments lui tournent la tête ?

LE MAÎTRE

Qu'est-ce que vous voulez que je vous dise ?... qu'elle s'en prenne à sa vanité. Allons, adieu, madame !

GABRIELLE

Adieu, monsieur !

LE MAÎTRE, *revenant, souriant.*

On veut bien habituellement m'appeler maître. Oh ! ce n'est qu'une nuance, une petite nuance... Adieu, madame !

GABRIELLE

Au revoir, maître ! (*Elle va ouvrir une porte pour appeler Alfred. On entend trois voix aigres chanter :*)

Voyez par-ci, voyez par-là,
Comment trouvez-vous tout cela ?
Voyez ceci, voyez cela...

(*pendant qu'une voix masculine compte la mesure.*)

(*Le maître sort en levant les bras au ciel. Gabrielle fait signe aux chanteurs de se taire. Alfred paraît.*)

GABRIELLE, *à Alfred.*

Il est six heures. Renvoyez tout le monde. (*Elle sort avec Alfred pendant un instant. On entend sa voix.*) Et demain, à midi exactement, pour les ensembles. (*On fait entrer Marion par la porte de droite. Gabrielle revient.*)

MARION, *les yeux rouges.*

Madame...

GABRIELLE

Marion !

SCÈNE IV

GABRIELLE, MARION

MARION

Ah ! madame !

GABRIELLE

Il est arrivé un malheur à Pascaline ?

MARION

Non, madame, c'est à moi !

GABRIELLE

Ah ! tant mieux ! Vous m'avez fait peur. (*Riant.*) Je veux dire tant mieux que Pascaline n'ait pas été en danger... Quant à vous, Marion, votre malheur n'est pas bien grand puisque vous voilà, et nous allons arranger cela !... Qu'est-ce qu'il y a ?

MARION

Je le savais. . je l'avais dit à Pascaline.

GABRIELLE

Mais moi, je ne le sais pas...

MARION

C'était certain d'avance.

GABRIELLE

Quoi ?

MARION

Qu'il apprendrait tout !

GABRIELLE

Qui ?

MARION

Monsieur.

GABRIELLE

Quoi, tout ?

MARION

Et qu'il me flanquerait mon paquet ! Et ça n'a pas été long... Jamais, jamais, je n'ai vu un homme dans cet état-là. On aurait dit un tigre, madame, un tigre déchaîné... « Ah ! qu'il m'a dit, vous laissez entrer ici, pendant que je n'y suis pas, des gens qui ne doivent pas y venir... vous êtes une misérable ! » Et je sais pas tous les noms dont il m'a traitée, que je n'en comprenais pas la moitié, heureusement. « Je vous ...ef à la porte, vous enten-

dez !... » J'y dis : « On ne renvoie pas le monde comme des chiens. — Je vous ...ef à la porte. » Et il n'avait que ce mot-là à la bouche. Et il est venu avec moi dans ma chambre, et il m'a donné mon argent — que je n'ai pas seulement eu le temps de compter, et il a envoyé chercher un commissionnaire, et il m'a fourré toutes mes affaires dans ma malle... Et puis il n'y avait rien à dire, parce que dès que j'ouvrais la bouche, il repartait en hurlant à faire accourir les voisins... Un tigre déchaîné, je vous dis, madame, un vrai tigre... Alors, me voilà...

GABRIELLE

Vous avez bien fait de venir ici, Marion.

MARION

Et qu'est-ce qui va se passer ! Qu'est-ce qu'il va faire à cette pauvre Pascaline !... Pour moi, madame, il va y avoir du vilain.

GABRIELLE

Parce que ?...

MARION

Parce qu'ils sont tous les deux dans un état à ne pas dire. Pascaline est comme une lionne et,

lorsque je suis partie, je les entendais de l'escalier, qui se disputaient comme deux chiffonniers, sauf votre respect. Parce qu'il faut vous dire que monsieur lui a défendu de vous revoir. Il a même été jusqu'à parler de la justice !

GABRIELLE

Il ne veut pas que je revoie Pascaline ?

MARION

Ni chez lui, ni chez vous, ni nulle part !

GABRIELLE

Quel monstre !...

MARION

Mais je suis bien sûre que Pascaline aura trouvé le moyen de vous voir tout de même... Ah ! quelle scène !... Après dix-sept ans de service ! Voilà le remerciement qu'on a avec les patrons ! « Je vous ...ef à la porte ! » Ça fait comprendre les révolutions !

GABRIELLE

Il n'aurait jamais fait ça de mon temps... Mais alors, il faut que je te prenne avec moi ?

MARION, *désolée.*

Qu'est-ce que je deviendrais, si vous ne me preniez pas?

GABRIELLE, *la rassurant.*

Mais oui, mais oui, ma bonne Marion, c'est entendu. Je ne vais pas te laisser sur le pavé. Allons!... Seulement, jusqu'à ce que je me sois débarrassée de mon entreprise, je ne vois guère comment t'utiliser... Sais-tu chanter?

MARION

Oh! non, madame...

GABRIELLE

Tu ne peux rien dire si tu n'as pas essayé. En attendant, va donc nettoyer la cuisine, elle doit en avoir besoin.

MARION

Oui, madame. C'est par là?

GABRIELLE

Oui... Ta malle est en bas? Tu la feras monter. Tu diras qu'on la mette dans le magasin des accessoires...

MARION

Le...

GABRIELLE

C'est bon, c'est bon. Va ! (*Elle sort. Rametty est entré depuis quelques instants.*)

SCÈNE V

GABRIELLE, RAMETTY

RAMETTY

Il me semble que je connais cette figure-là. As-tu reçu les deux ingénues et le père noble ?

GABRIELLE

Non, pas encore.

RAMETTY

On m'a dit à l'agence qu'ils étaient partis pour ici.

GABRIELLE

C'est Marion que tu viens de voir là.

RAMETTY, *indifférent.*

Ah ! Et ces parties de chœur, as-tu fini de les copier ?

GABRIELLE

Non.

RAMETTY

Comment ! Mais qu'est-ce que tu as fait alors ?

GABRIELLE

Je vais te le dire, mon ami.

RAMETTY, *sans dureté.*

Il faut t'y mettre tout de suite.

GABRIELLE

Allons, ne gronde pas. Là. Je m'installe.

RAMETTY

Dépêche-toi.

GABRIELLE, *sans aigreur.*

Quand je pense que j'ai quitté mon mari pour ne pas copier ses factures !

RAMETTY

Entre des factures et des parties de chœurs il y a une différence, il me semble.

GABRIELLE

C'est vrai. (*Elle commence à copier, puis pose sa plume.*) Mon petit loup !

RAMETTY

Chochotte ?

GABRIELLE

Il va falloir nous quitter.

RAMETTY, *gaiement.*

Bon ! Voilà que ça lui reprend.

GABRIELLE

C'est sérieux ce que je te dis.

RAMETTY

Non.

GABRIELLE

Mais si.

RAMETTY

A propos de quoi ?

GABRIELLE

Je vais probablement avoir ma fille.

RAMETTY

Alors, si tu ne me quittes que lorsqu'on te rendra ta fille, ça va bien.

GABRIELLE

Pourquoi ne me la rendrait-on pas ?

RAMETTY

Parce que les tribunaux jugeront que la direction des grandes tournées Gabrielle de Ruys n'est pas faite pour recevoir les jeunes filles.

GABRIELLE

Aussi, j'ai l'intention de me retirer.

RAMETTY

Comment?

GABRIELLE

De vendre mon fonds.

RAMETTY

Mets-toi bien cette vérité dans la tête, Gabrielle : pour vendre un fonds, il faut un acheteur.

GABRIELLE

J'en ai un.

RAMETTY

Fais voir.

GABRIELLE

Il est venu tout à l'heure.

RAMETTY

Ce bonhomme avec une grande barbe qui était là quand je suis parti?

GABRIELLE

Oui.

RAMETTY

Ah çà ! tu ne plaisantes donc pas ?

GABRIELLE

Pas du tout.

RAMETTY

Eh bien ! et moi, qu'est-ce que je deviens alors dans ta combinaison ?

GABRIELLE

Mon petit loup, je ne t'ai pas oublié. Je mettrai dans le contrat l'obligation, pour lui, de te conserver comme régisseur général à des appointements de tant.

RAMETTY

Il a accepté?

GABRIELLE

Certainement.

RAMETTY *va à elle et lui appuie doucement du doigt sur le bout du nez en disant :*

Vous êtes une petite cocotte à sa mémère.

GABRIELLE, *riant malgré elle.*

Finis donc! Qu'il est bête! Tu ne me crois pas?

RAMETTY

Non. Parce que je viens de réfléchir une demi-seconde.

GABRIELLE

Eh bien?

RAMETTY

Ta fille a l'âge de se marier bientôt.

GABRIELLE

Soit.

RAMETTY

Tu entrevois un mari pour elle dans le monde que nous connaissons?

GABRIELLE

Non, mais...

RAMETTY

Cherchons ensemble. Il y a Alfred...

GABRIELLE

Je te défends ces plaisanteries-là. Je t'ai dit qu'en reprenant ma fille je disais adieu au monde des théâtres.

RAMETTY

Comme tu ne connais personne dans les autres mondes, alors ta fille ne se mariera pas.

GABRIELLE

Je ne connais personne?

RAMETTY

Attends. J'admets que tu trouves à la marier. Le lendemain de ses noces, tu seras aussi séparée d'elle que tu l'es en ce moment.

GABRIELLE

Rien ne le dit...

RAMETTY

Oh ! tu sais, la tendresse des gendres pour les

belles-mères, ça ne dure pas. Mais il y aura autre chose. Tu n'auras plus ta profession... ni ton petit loup... Et tu te trouveras à quarante ans passés — ne te fâche pas, il n'y a personne — sans affection et sans position.

GABRIELLE

Je me tuerai.

RAMETTY

Ce ne sera pas le moyen de voir ta fille plus souvent.

GABRIELLE

Tu arranges les choses à ta façon.

RAMETTY

Il y a une autre issue, c'est juste.

GABRIELLE

Laquelle ?

RAMETTY

Veux-tu que Pascaline fasse du théâtre ?

GABRIELLE

Pourquoi pas ? Il y a des honnêtes femmes au théâtre.

RAMETTY

Certes, et plus qu'on ne croit.

GABRIELLE

Et l'on peut s'y faire une position admirable.

RAMETTY

C'est tellement vrai qu'il y en a deux ou trois dans Paris qui y sont parvenues. Allons, mon petit vieux, crois-moi, nous perdons notre temps. Mets-toi à ta copie.

GABRIELLE

Je suis malheureuse.

RAMETTY

Parce que tu te rends malheureuse. (*Entre Alfred.*)

ALFRED

Il y a là une ingénue et un père noble, pour une audition.

RAMETTY

Dis-leur d'attendre une minute. (*Alfred sort. A Gabrielle.*) Sais-tu ce que tu devrais faire ?

GABRIELLE

Non.

RAMETTY

Tu devrais m'épouser.

GABRIELLE

Tu ne voudrais pas?

RAMETTY

Parole ! Si je ne t'en ai jamais parlé, c'est que je savais que tu pensais à ta fille et que tu conservais je ne sais quelle espérance. Moi, je ne demande que ça. Nous nous connaissons bien, nous avons les mêmes goûts, nous ne sommes plus assez jeunes pour qu'il nous soit permis de grandes ambitions... Crois-moi, va, arrangeons-nous ensemble pour finir nos existences dans la tranquillité régulière... (*Câlin.*) Tu seras bien malheureuse si nous avons la direction du théâtre de Reims ?...

GABRIELLE

Nous ne l'aurons pas.

RAMETTY

Nous l'aurons.

GABRIELLE

Et des capitaux ?

RAMETTY

J'ai un commanditaire.

GABRIELLE

Vrai ?

RAMETTY

Vrai ! Sabarot...

GABRIELLE

Sabarot... de Nantes ?

RAMETTY

Juste.

GABRIELLE

Pas possible !

RAMETTY

A la condition qu'on fera débuter sa petite amie...

GABRIELLE

On la fera débuter.

RAMETTY

On la fera débuter...

GABRIELLE

Mais, si nous réalisions notre situation et que nous obtenions le théâtre de Reims... je pourrais peut-être prendre ma fille avec moi et ne pas la laisser vivre avec cette étrangère.

RAMETTY

... Pour la faire vivre avec un étranger?... Il ne faut pas penser à cela. N'en parlons plus. Soyons gais... Prenons patience et écoutons l'ingénue qui va nous dire (*Imitant une ingénue.*) :

J'étais sur le balcon à travailler au frais
Lorsque je vis passer sous les arbres d'auprès
Un jeune homme bien fait qui, rencontrant ma vue,
... Il m'a pris... Vous serez en colère.

Allons, ris donc, grosse bête! Aimes-tu mieux entendre le père noble? (*L'imitant.*) « Marguerite, vous êtes prête à sacrifier tout à mon fils; mais quel sacrifice égal, s'il acceptait le vôtre, pourrait-il vous faire en échange? Il prendra vos belles années et plus tard, quand la satiété sera venue... Que vouliez-vous qu'il fît contre trois? Qu'il mourût? » (*Il va à la porte, du même ton.*) Mesdames et messieurs, je vous prie de vouloir bien entrer.

(*Entrent une femme âgée mais fluette et un vieil acteur.*)

L'INGÉNUE

Madame ! monsieur !

RAMETTY

Madame est sans doute l'ingénue ? Veuillez passer dans la salle des auditions. Madame Gabrielle de Ruys et moi, nous allons vous entendre. (*A l'acteur.*) Monsieur, veuillez patienter un moment. (*Ils sortent. L'acteur reste en scène. Après un moment, entre Pascaline.*)

SCÈNE VI

LE PÈRE NOBLE, *puis* PASCALINE

LE PÈRE NOBLE, *seul, se promène un moment, va devant la glace et dit à mi-voix :*

« Marguerite, vous êtes prête à sacrifier tout à mon fils, mais quel sacrifice égal... » (*Entre Alfred qui introduit Pascaline.*)

ALFRED

Si vous voulez vous asseoir, la patronne donne une audition...

PASCALINE

Bien, monsieur.

LE PÈRE NOBLE, *avec un profond salut.*

Permettez-moi de vous présenter mes respects, mademoiselle.

PASCALINE, *saluant.*

Monsieur! (*Un petit silence.*)

LE PÈRE NOBLE

Il paraît que dans la maison on est embarrassé. On nous a fait venir pour une représentation qui doit avoir lieu mardi. Si Gabrielle est de bonne humeur, on pourra être un peu exigeant. (*Pascaline ne répond pas. Il lui montre une photographie de sa mère dans un rôle d'opérette.*) Une jolie femme, hein, la patronne? Et une brave femme, vous savez... (*Alfred entre et va dans la pièce où se trouve Gabrielle. On entend des éclats de rire.*)

GABRIELLE, *dans la coulisse.*

Ah ! ah ! ah ! Dieu ! qu'il est drôle ! Voyons, mon vieux, tâche d'être plus sérieux que ça ! Nous avons encore deux auditions. (*Alfred ferme la porte.*)

PASCALINE, *très bas.*

Mon Dieu ! (*Elle se met à pleurer.*)

LE PÈRE NOBLE, *très bonhomme, venant s'asseoir à côté d'elle.*

Eh bien, mon enfant ! Qu'est-ce que c'est que ça ! En voilà des nerfs et de la timidité ! Mais c'est une ingénue gaie qu'on demande ! Eh bien, mon petit chat, vous avez une drôle de façon de vous préparer à votre audition, vous ! Voulez-vous bien essuyer ces yeux-là et mettre votre mouchoir dans votre poche... Si tu veux réussir, mon petit enfant, rappelle-toi qu'il faut traverser la vie avec un sourire, même si tu n'as pas mangé de la journée et si ton propriétaire menace de t'expulser. La bonne humeur, c'est le secret de la veine : il faut cacher sa tristesse comme on cache sa pauvreté... Oui, je sais bien, c'est malgré soi, c'est nerveux. Ah ! les nerfs ! Dans notre carrière, on n'a souvent que des

nerfs et c'est par la patience qu'on réussit. Mais reprenez donc votre sang-froid, mon petit enfant, sans quoi vous allez être déplorable et on ne va pas vouloir de vous. Je vous dis d'avoir confiance, vous êtes sûre d'être engagée. Je le sais... Laissez-moi vous donner un conseil. Prenez pour votre audition une scène, même moins bonne, mais que vous avez déjà jouée devant le public. Dis-moi ce que tu as joué, mon petit chat.

PASCALINE

Mais je n'ai jamais joué, monsieur.

LE PÈRE NOBLE, *grave.*

Alors, mon enfant, puisqu'il est temps encore, si vous n'avez pas du génie ou si vous n'êtes pas douée d'une intelligence supérieure, allez-vous-en. Le théâtre, c'est le Minotaure ; on lui apporte sa jeunesse et ses espérances, son cœur et sa peau, et il dévore tout... Je suis premier prix de tragédie, mademoiselle, j'ai rêvé toutes les gloires, et je ne suis plus qu'un vieux cabot qui court après un cachet de vingt francs. Il y a trop d'artistes, comprenez-moi bien, on est trop... Alors il faut se débattre contre les intrigues, contre les jalousies, contre les appétits... On se dévore entre soi, c'est

souvent parce qu'on n'a pas à manger. Pour arriver aujourd'hui, ce n'est pas que dans le talent qu'il faut avoir de la souplesse. Vous me paraissez être une bonne petite bourgeoise : rentrez chez vos parents, mademoiselle. Vous ne savez pas ce qu'il y a derrière le rideau et je vous souhaite de l'ignorer toujours. Il ne faut jamais regarder l'envers de ce qu'on admire. Allez-vous-en, mon enfant. Allez piquer des bottines, mariez-vous, ayez des enfants, faites n'importe quoi ! Au moins, quand vous aurez envie de pleurer, vous ne serez pas forcée d'aller faire des grimaces pour faciliter la digestion de vos contemporains. Vous ne répondez pas, vous m'appelez vieux raseur, en dedans. Eh bien, écoutez-moi : j'ai eu, je puis le dire, en 68, un des plus grands succès... (*Entre Gabrielle avec l'ingénue.*)

GABRIELLE

C'est entendu, mon petit chat; à demain. (*L'ingénue sort. Apercevant Pascaline.*) Qu'est-ce que tu fais là? (*Au père noble.*) Je ne donne plus d'auditions aujourd'hui. Demain même heure.

LE PÈRE NOBLE

Mais, madame...

GABRIELLE

Allons, laissez-moi. A demain.

LE PÈRE NOBLE, *très humble.*

Mais, c'est entendu, madame, je reviendrai demain. Si je me suis permis aujourd'hui, c'est qu'on avait bien voulu me convoquer... Je m'en vais, je m'en vais. (*Il sort.*)

SCÈNE VII

GABRIELLE, PASCALINE

GABRIELLE

Qu'est-ce qu'il y a?

PASCALINE

J'ai eu avec mon père une scène de la dernière violence. Je me suis emportée et je lui ai dit certainement des choses que je n'aurais pas dû lui dire. Il a été dur, lui aussi, très dur. Il m'a menacée de ne plus me permettre jamais de te revoir. Cette

femme s'en est mêlée. Alors, j'ai perdu la tête, je me suis sauvée.

GABRIELLE

Tu as eu tort, mon enfant.

PASCALINE

Il était convenu que tu allais me reprendre. Alors... je venais me réfugier auprès de toi.

GABRIELLE

Certainement, mais... Je ne t'attendais que dans quelques jours.

PASCALINE

Je regrette ce que j'ai fait.

GABRIELLE

Je comptais recevoir des tribunaux le droit de te garder pendant quelque temps d'abord, puis...

PASCALINE

Je sais, je sais. Je te dis, je regrette ce que j'ai fait. Mais nous ne pouvons pas que cela ne soit pas arrivé. Alors, ne me reproche rien. Après ce qui s'est passé, il est impossible que je retourne chez

mon père... Tu ne dis rien. Tu es mécontente. Moi, je m'attendais à te voir si heureuse de mon retour! Si tu ne veux pas de moi, je n'ai plus qu'à aller me jeter à la Seine.

GABRIELLE

Tu n'es pas folle! Mais veux-tu te taire, ma petite Pascaline! Veux-tu ne pas dire ces mots-là! Mon Dieu! Mais tu m'épouvantes! Quelles idées vas-tu te mettre dans la tête, maintenant! Il ne faut jamais, jamais plus penser à cela. Tu me le promets? Avant tout, je veux que tu me promettes de ne plus jamais...

PASCALINE

Je te le promets.

GABRIELLE

Et ne pleure pas, allons!... Je suis très heureuse de te voir et de t'avoir, ma pauvre petite chérie... Quand je t'ai vue là, tout à coup, j'ai été un peu surprise, mais je suis très heureuse! Seulement je me demande ce que nous allons faire. Tu comprends bien qu'ils vont venir te chercher; ils doivent être sur tes pas...

PASCALINE

Je ne veux plus retourner avec eux !

GABRIELLE

Vrai ?

PASCALINE

Jamais !

GABRIELLE

Vrai ! tu me préfères à tout le monde, alors ?

PASCALINE

Puisque je suis là !

GABRIELLE, *au comble de la joie.*

Oh ! mon enfant ! Jamais je n'aurais osé espérer... Je ne suis pas digne de cela, mon Dieu ! Alors, tu m'es donc tout à fait rendue !... Eh bien, puisque tu me donnes le bonheur, je vais te montrer que je mérite ta confiance et rien ne me coûtera pour acquérir le droit de te garder avec moi. Et ils ne te reprendront pas, je t'en réponds ! (*Entre Alfred apportant une carte.*)

ALFRED

Cette dame demande à vous parler pour une affaire très grave.

PASCALINE

C'est elle. Je ne veux pas ! je ne veux pas ! Jamais je n'oserai...

GABRIELLE

N'aie pas peur. Tais-toi, qu'on ne t'entende pas ! Viens par ici ; tu vas y retrouver Marion. Va. (*Elle la fait sortir. A Alfred.*) Faites entrer cette dame. (*Alfred sort. Entre Hélène.*)

SCÈNE VIII

HÉLÈNE, GABRIELLE

GABRIELLE

Que désirez-vous, madame?

HÉLÈNE

Je viens chercher Pascaline.

GABRIELLE

Qui vous dit qu'elle soit ici?

HÉLÈNE

Si elle n'y était pas, vous seriez plus inquiète à m'entendre vous la réclamer.

GABRIELLE

Soit, elle est ici.

HÉLÈNE

Je viens la chercher.

GABRIELLE

De quel droit? A quel titre?

HÉLÈNE

Pour la ramener chez son père.

GABRIELLE

S'il la veut, qu'il vienne la réclamer lui-même.

HÉLÈNE

Il ne sait pas encore qu'elle est partie.

GABRIELLE

Alors, de quoi vous mêlez-vous ?

HÉLÈNE

Il s'est absenté. Il faut que Pascaline soit rentrée avant son retour.

GABRIELLE

Parce que?

HÉLÈNE

Parce qu'il ignore ce coup de tête. Je vous promets de ne rien lui dire.

GABRIELLE

Pascaline n'a pas à cacher ce qu'elle a fait. Nul ne saurait lui reprocher d'être venue chez sa mère.

HÉLÈNE

Son père ne le lui pardonnerait pas.

GABRIELLE

Et pourquoi?

HÉLÈNE

Il considérerait cette fuite comme un acte d'hostilité contre lui

GABRIELLE

Pascaline est venue ici de son plein gré. Je ne puis refuser à mon enfant l'asile qu'elle me demande, madame.

HÉLÈNE

Il vous suffira de la sermonner un peu.

GABRIELLE

C'est ce que je ne ferai pas.

HÉLÈNE

Pour que je vienne chez vous, il faut, n'est-ce pas? que je croie vraiment cette démarche indispensable. Le bonheur de Pascaline en dépend. Il ne faut pas qu'elle se fâche avec son père. Sa place est chez lui.

GABRIELLE

Ce n'est pas son avis.

HÉLÈNE

Elle y est heureuse.

GABRIELLE

Il faut croire que non.

HÉLÈNE

Son père est bon pour elle.

GABRIELLE

Ce n'est peut-être pas son père qu'elle fuit.

HÉLÈNE

Me croyez-vous donc une marâtre?

GABRIELLE

Vous ne seriez pas la première.

HÉLÈNE

Je n'en suis pas une.

GABRIELLE

Il vous plaît de le dire.

HÉLÈNE

Réfléchissez, madame... elle est venue se réfugier chez vous et je comprends la joie que vous en éprouvez. Mais qu'est-ce que vous comptez faire d'elle, demain, après-demain?

GABRIELLE

La garder avec moi, tout simplement.

HÉLÈNE

Ici? (*Silence.*) Je vous en supplie, laissez-moi parler. Nous aimons toutes deux Pascaline. Que cette affection commune nous rapproche!

GABRIELLE

Elle ne peut que nous éloigner.

HÉLÈNE

C'est vrai, vous m'avez en aversion parce que je l'aime. Ce n'est pas pour cela cependant que vous ferez sciemment son malheur. Je vous en prie. Je ne veux que son bien.

GABRIELLE

Oui ?

HÉLÈNE

Je vous le jure. Il y va de tout son avenir. Ne refusez pas de m'écouter. Quelques minutes seulement.

GABRIELLE

Vous perdez votre temps.

HÉLÈNE

Ce n'est pas possible. Laissez-moi parler à votre raison. Ne m'accordez pas plus de crédit qu'à une étrangère, mais autant. Que ferez-vous d'elle? Vous la garderez, dites-vous? Mais comment vous accompagnera-t-elle dans vos tournées? Vous ne vivez pas seule, je le sais. La mettrez-vous dans un couvent?

GABRIELLE

J'aime assez ma fille pour abandonner le théâtre s'il le faut et pour rompre toutes les relations qui m'empêcheraient de la garder avec moi.

HÉLÈNE

Mais vous êtes sans fortune. Vous ne pourrez pas lui donner le bien-être qu'elle trouve chez son père?

GABRIELLE

Les questions d'argent ne m'ont jamais influencée, ni empêchée d'exécuter ce que j'ai résolu.

HÉLÈNE

C'est une réponse d'artiste. Mais il vous faudra

bien compter avec la réalité. Puis, l'heure s'approche où l'on devra penser à la marier. Je me borne à appeler vos réflexions sur ce point. Allons, madame, rendez-nous-la. Je vous en supplie, au nom même de votre affection pour elle.

GABRIELLE

Il faut que je la lui rende et que je vous la rende à vous aussi, n'est-ce pas? Vous êtes venue ici avec cette idée que vous alliez l'emmener avec vous? Eh bien, non! vous me l'aviez volée, je l'ai reprise, je la garde.

HÉLÈNE

Je ne l'ai pas volée, je l'ai recueillie.

GABRIELLE

Non, volée. Là-bas, à Nantes, dès que vous êtes entrée chez moi, vous avez commencé votre œuvre. Vous vous êtes insinuée dans son cœur. Vous avez peu à peu accaparé tous les soins à lui donner. Si je voulais m'occuper d'elle, tout de suite votre zèle offrait une excuse à ma faiblesse. En me retirant une à une, insensiblement, toutes les occasions des petits dévouements journaliers, en vous substituant à moi, lentement, vous en êtes arrivée, en effet, à

ce que, la voyant moins, je me suis désintéressée d'elle.

HÉLÈNE

Vous me reprochez cela! Je l'ai aimée tout de suite et...

GABRIELLE

Si vous me l'aviez laissée, elle m'eût préservée. Mais je n'avais plus d'enfant. Je ne la voyais plus. Elle était toujours avec vous; c'est à vous qu'elle faisait ses confidences et j'étais devenue l'isolée dans ma propre maison, entre un mari dont je ne partageais pas les goûts et une enfant dont je n'avais plus la confiance. Vous n'aviez pas de famille, vous vous en êtes créé une à mes dépens. De même qu'une autre m'aurait pris l'amour de mon mari en trahissant mon amitié, vous m'avez trahie, vous aussi, en me prenant non pas ma place d'épouse, mais ma place de mère, en profitant de ma faiblesse. Le crime est le même.

HÉLÈNE

Le crime?...

GABRIELLE

Il n'y a pas de crime, soit! Il y a pour la victime un égal sujet de rancune et de colère.

HÉLÈNE

Quelque chose cependant doit plaider en ma faveur : ce sont les soins que j'ai pris d'elle, et, tout de même, vous n'avez pas à vous repentir de me l'avoir confiée. J'ai donné pour elle toute ma vie.

GABRIELLE

Le sacrifice était facile.

HÉLÈNE

Peut-être. Mais vous ne l'avez pas fait. Tout mon cœur, elle l'a. C'est pour rester auprès d'elle que j'ai accepté d'être la femme de M. Forjot. Elle a été malade, j'ai vécu à son chevet, jour et nuit, et les médecins ont dit que mon dévouement l'avait sauvée. Où étiez-vous, alors, vous, la mère? Sa mère, c'est moi, si c'est le sacrifice qui fait la maternité.

GABRIELLE

Cependant c'est chez moi qu'elle vient. Tout ce que vous avez pu faire n'est rien, à côté de ceci,

qu'elle est ma fille, qu'elle est pétrie de ma chair. En épousant mon mari vous avez rendu définitive une désunion qui est un outrage aux lois naturelles. Vous avez eu la complicité de son père, le secours de ma faute et de la loi : malgré elle, malgré moi, malgré le juge, ma fille reste ma fille et elle ne vous aime pas.

HÉLÈNE

Croyez-vous?

GABRIELLE

La preuve!

HÉLÈNE

Parce qu'elle est ici? Mais cela même, c'est à moi que vous le devez. Je n'ai pas cessé de lui parler de vous, de lui dire que vous l'aimiez et que seule une fatalité qu'elle comprendrait plus tard vous avait éloignée d'elle. Je vous ai montrée à elle comme une victime et non comme une coupable, et la joie que vous avez aujourd'hui de vous retrouver dans son cœur, c'est encore moi qui vous l'ai préparée.

GABRIELLE

Il va falloir que je vous dise merci!

HÉLÈNE

Vous le pourriez. Mais ne me dites pas qu'elle ne m'aime pas. Je ne veux pas que vous pensiez cela parce que, si cela était, vous seriez autorisée à croire que je n'ai pas fait mon devoir. Jusqu'à votre retour elle était pour moi comme mon enfant et elle me considérait comme sa mère. Et, même depuis que vous êtes revenue, malgré tous vos efforts, j'avais pu vaincre l'hostilité que vous lui souffliez contre moi et je l'avais reconquise.

GABRIELLE

Mais taisez-vous! mais taisez-vous! Vous ne comprenez donc pas que c'est à cause de cela que je ne vous la rendrai pas? Vous croyez me faire changer d'avis en me disant qu'elle vous aime. Mais c'est le vrai moyen de me rendre inflexible. Mais c'est de cela que je vous hais, c'est de vous être fait aimer. Vous n'avez donc rien d'une femme que vous ne deviniez pas cela?

HÉLÈNE

Vous ne sentez pas votre injustice?

GABRIELLE

Je suis injuste? Possible! Je ne suis pas une sainte.

HÉLÈNE

Ah ! non !... Pas même une mère !

GABRIELLE

Eh ! vous m'agacez à la fin, avec votre supériorité, vos airs de pion, l'orgueil de votre vertu, et vos remontrances de maîtresse d'école ! Oui, je suis jalouse de vous, jalouse de votre vie, jalouse de votre situation, jalouse de l'amitié que ma fille a pu avoir pour vous. Ah ! la grandeur d'âme est facile à la petite institutrice devant qui s'est ouvert tout à coup un avenir inespéré, à l'orpheline lamentable qui végétait dans l'ombre et qui se voit tout à coup vivante dans son rêve... Gardez-le, ce rêve, ma petite, et jouissez-en ! La vie aura bien sa revanche un jour ; vous pouvez compter sur moi pour l'y aider. Et j'ai bien le droit de penser tout de même que, si mon mari avait eu moins de fortune, vous auriez eu moins d'abnégation !

HÉLÈNE

Qu'est-ce que vous voulez dire ?

GABRIELLE

Ce que j'ai dit !

HÉLÈNE

Que c'est pour de l'argent que... Oh! (*Elle éclate en sanglots.*)

GABRIELLE

Allez-vous-en! (*Hélène sort en sanglotant.*)

HÉLÈNE

Mon Dieu! mon Dieu!

GABRIELLE, *dans un élan de regret.*

Hélène! (*Silence.*) Je suis une misérable!

RIDEAU

ACTE IV

Chez Forjot.

SCÈNE PREMIÈRE

HÉLÈNE, FORJOT

HÉLÈNE

En sortant de chez elle, je suis entrée dans un bureau de poste et j'ai écrit une lettre que je lui ai fait porter, dans laquelle je lui annonce ma résolution.

FORJOT

Quelle résolution ?

HELÈNE

Si elle ne veut pas te rendre ta fille, c'est par jalousie, c'est parce que je suis là. Si je reste ici, elle gardera Pascaline.

FORJOT

Pas le moins du monde. Il y a des tribunaux.

HÉLÈNE

Tu ne peux pas faire ce procès parce que tu ne pourrais le gagner qu'en révélant à Pascaline le passé de sa mère.

FORJOT

Ce n'est pas certain.

HÉLÈNE

C'est probable. Je ne veux pas que Pascaline me doive une telle douleur. Si elle reste avec sa mère, que deviendra-t-elle? comment pourra-t-elle se marier?

FORJOT

Mais elle n'y restera pas. Lorsque les juges auront à donner à Pascaline ou le foyer de son père légitimement remarié ou celui d'une mère qui vit avec...

HÉLÈNE

Elle est décidée à rompre... Alors? tu ne peux être certain de gagner le procès qu'au prix d'un scandale. Je renonce à une lutte où je ne puis triompher qu'en laissant trop de douleurs derrière moi. L'un de nous deux est de trop dans cette maison. C'est moi. Je partirai.

FORJOT

Tu ne partiras pas, je t'en réponds. Si ma fille est assez ingrate pour oublier ce qu'elle me doit et ce qu'elle te doit, qu'elle s'en aille donc avec la mère qu'elle a retrouvée. S'il me faut choisir entre cette enfant impulsive et oublieuse, et toi, c'est toi que je choisirai.

HÉLÈNE

Ne dis pas cela! Ne dis pas cela! Imagine-toi ce que serait notre existence alors que nous aurions délibérément sacrifié le bonheur de ta fille à notre égoïsme. Nous aurions tous les remords et nous aurions beau exposer à la pitié publique nos cœurs meurtris, nous aurions beau crier notre innocence, tout nous accuserait, tout nous condamnerait; la mère indigne, l'enfant, le monde et nous-mêmes.

FORJOT

Tu vois les choses dans une exaltation. Laisse-moi tout au moins tenter un effort, examiner le cas avec mon avoué, faire même une tentative auprès de la mère. A la réflexion elle comprendra qu'elle ne peut garder Pascaline auprès d'elle...

HÉLÈNE

N'y compte pas.

FORJOT

Essayons. Nous verrons après. Tu peux me croire. Je t'affirme que Pascaline rentrera ici.

HÉLÈNE

Crois-tu donc que j'aie pu prendre une détermination aussi grave sans avoir réfléchi. Il y a longtemps, hélas! que je m'y sentais entraînée peu à peu par la force des choses et que j'avais aperçu avec terreur la pente sur laquelle nous roulons, l'abîme qui nous engloutira tous deux, et Pascaline avec nous, si nous reculons devant le sacrifice nécessaire. Oui, j'ai prévu, et dès le commencement... Souviens-toi. Je ne voulais pas de ce mariage ; d'un côté la sensibilité nerveuse de ta fille,

de l'autre la méchanceté du monde, me faisaient peur. J'ai cédé cependant à tes instances, car tu faisais appel à mon dévouement, tu avais su me présenter cette union comme un devoir. Tu as fini par me persuader qu'une étrangère pouvait sans danger s'asseoir à ton foyer, entre ta fille et toi. Nous nous sommes trompés. Tu as laissé partir l'épouse infidèle, tu en avais le droit ; mais devais-tu remplacer la mère ?... Ah ! je sentais bien que nous avions tort, que nous espérions l'impossible, que cette enfant pour qui nos deux mains s'unissaient les désunirait un jour.

FORJOT

Elle ne les désunira que si nous le voulons nous-mêmes, si nous manquons de courage...

HÉLÈNE

C'est vrai, si nous manquons de courage. Mais je vais tout te dire. J'ai lutté pendant quatre ans chaque jour, pied à pied, pour conquérir l'amitié de ta fille. Je n'ai rencontré que sa haine. Je puis bien tout te dire maintenant. Pascaline m'a fait souffrir le martyre et m'a entourée d'une atmosphère de haine, de jalousie, de rancune, d'hostilité, de féro-

cité ingénieuse et tenace. Je me rends. Sa méchanceté savante a vaincu mon affection.

FORJOT

Oh ! la cruelle, la cruelle enfant !

HÉLÈNE

Et j'ai tort de l'accuser. Elle ne pouvait résister à toutes les suggestions de sa mère, d'autant plus puissantes que c'est au pli le plus pur et le plus profond de son cœur qu'elles s'insinuaient. Je suis lasse. Je ne puis plus. Je n'ai plus la force de continuer. Je te demande pardon, mon ami, de t'abandonner ; mais j'étais venue pour réunir la fille à son père et non pour les séparer l'un de l'autre. Je n'ai pas pu remplir la mission que je m'étais donnée. Je pars. Et, si ma douleur et mon humiliation sont une joie pour la mère qui fut coupable, elle a de quoi se réjouir plus qu'il ne pouvait lui être permis de l'espérer.

FORJOT

Et elle triomphera ! Elle la coupable ! Et, si ma fille m'est rendue à ce prix, je vivrai avec une enfant que je finirai par ne plus aimer parce que ton

souvenir se dressera entre elle et moi... Et toi, toi, qu'est-ce que tu feras?

HÉLÈNE

J'ai la fierté de savoir gagner ma vie.

FORJOT

Il n'est pas question de cela.

HÉLÈNE

Je gagnerai ma vie, je te dis! Recevoir de l'argent de toi, non, non, jamais! On dirait alors que je me suis fait payer pour partir!... Oh! non! Ce sacrifice fait, que personne ne puisse au moins m'adresser cette injure! Dans la débâcle de toutes mes espérances, je veux au moins sauver ma dignité.

FORJOT

Alors, tu irais, toi, toi innocente...

HÉLÈNE

Innocente, soit; mais Pascaline l'est autant que moi et, puisqu'il faut que, d'elle ou de moi, une des deux porte sa croix, il vaut mieux que cette croix pèse sur des épaules pour lesquelles elle ne sera pas un fardeau inconnu. Laisse-moi partir.

FORJOT

Je ne consentirai jamais à cela ! Comment ! il y a une femme qui, par caprice, par passion si l'on veut, est partie avec son amant, abandonnant un mari qui fut bon pour elle, abandonnant une fille de treize ans, la livrant à tous les hasards, à toutes les tristesses, à tous les périls ; pendant trois ans elle court le monde, sans s'inquiéter de savoir même si sa fille vit, et, parce qu'il lui revient un beau jour, à la suite de je ne sais quelles déceptions, un regain d'affection pour cette enfant qu'elle grise de mensonges et de caresses inattendues, il faudra s'incliner et détruire le foyer relevé par nous sur les ruines qu'elle avait faites, et tu t'en irais, et une seconde fois ma vie serait brisée par elle ! Je te jure bien que non ! Mais elle a donc bien confiance dans ma bonté ou dans ma faiblesse pour ne pas craindre que, sous la colère où elle me pousse, il ne m'échappe devant sa fille un mot qui subitement remettrait chacun à sa place ! Notre vie sans reproche a été uniquement consacrée à l'accomplissement du devoir.

HÉLÈNE

Est-ce bien certain ?... En nous mariant, n'avons-

nous eu réellement, l'un et l'autre, que le souci de l'avenir de Pascaline?... Sommes-nous bien sûrs qu'il n'y a pas eu au plus profond de nos cœurs un autre sentiment inavoué, ignoré peut-être... Lorsque je me suis décidée, n'ai-je pas été entraînée, si peu que ce soit, par les joies inespérées de la famille et de l'indépendance, moi qui me croyais pour toujours condamnée à l'isolement et à la demi-domesticité, comme tu disais?... Et toi... (*Entre une domestique apportant à Forjot une carte dont la vue l'émeut.*)

FORJOT

Priez d'attendre. (*La domestique sort. Un silence. Forjot tend la carte à Hélène.*)

HÉLÈNE, *très ému.*

Elle! Que veut-elle? Quel mal vient-elle me faire? Écoute, mon ami. Écoute-moi avant de l'entendre. Je veux te prévenir... Je ne t'ai pas tout dit... Quand je l'ai quittée elle m'a férocement, lâchement outragée... Elle te répétera... Ne la crois pas, mon Dieu!... Elle va te dire que, si je t'ai épousé, c'est parce que tu étais riche! (*Sanglots.*) Ce n'est pas vrai...

FORJOT, *parlant en même temps qu'elle.*

As-tu besoin de me le dire !...

HÉLÈNE

Je te jure ! Je te jure !

FORJOT, *de même.*

Mais je te crois, mon Dieu !

HÉLÈNE

Jamais ! Jamais ! Ni de près ni de loin cette idée...

FORJOT

Mais je te connais, Hélène, calme-toi.

HÉLÈNE

Si tu allais croire cela, alors, ce serait la fin !... J'aimais déjà Pascaline... comme si elle avait été mon enfant. C'est pour elle... Tu le sais bien, tu le sais bien ! Mon Dieu ! si elle allait te faire croire cela !

FORJOT, *la prenant dans ses bras.*

Ma chère femme ! Tais-toi... En le supposant,

tu me fais un gros chagrin... Va... calme-toi... aie confiance.

HÉLÈNE, *en sortant.*

C'est de l'affection que je voulais... Si j'ai été coupable, c'est d'avoir voulu être aimée... Mais de l'argent ! de l'argent ! (*Elle sort. Après un silence, Forjot sonne.*)

FORJOT, *à la domestique.*

Faites entrer cette dame.

SCÈNE II

FORJOT, GABRIELLE

(*Silence. Ils se regardent longuement, très troublés.*)

GABRIELLE, *émue.*

Bonjour, monsieur.

FORJOT, *de même.*

Bonjour, madame.

GABRIELLE, *pour dire quelque chose.*

Vous allez bien ?

FORJOT

Merci, et vous?

GABRIELLE

Très bien, merci.

FORJOT

Asseyez-vous... (*Silence.*) Voulez-vous me dire ce que...

GABRIELLE, *qui ne peut parler.*

Oui... Je vous demande pardon... Dans un moment... J'ai monté vite...

FORJOT

Je vous en prie.

GABRIELLE

Voilà... C'est au sujet de Pascaline. Elle était venue se réfugier chez moi, vous le savez. Elle ne pouvait s'entendre... avec Hélène... Hélène l'a compris, d'ailleurs, et elle s'est décidée à s'éloigner.

Elle me l'a écrit. C'est un grand sacrifice qu'elle fait, avec beaucoup de courage. Alors, je n'ai plus aucune raison de garder, malgré vous, ma fille avec moi ; je vous l'ai ramenée. Elle est là. Elle ne voulait pas revenir parce qu'elle redoutait votre colère. Mais vous lui pardonnerez, n'est-ce pas ?

FORJOT

Oui.

GABRIELLE

Je vais l'appeler.

FORJOT

Attendez. Vous avez fait du départ d'Hélène la condition du retour de Pascaline ici ?

GABRIELLE

Oui.

FORJOT

Je ne puis m'expliquer une telle exigence et que vous n'en compreniez pas la cruauté à l'égard d'Hélène et de moi.

GABRIELLE

Ce n'est pas seulement moi qui ai cette exigence, c'est Pascaline.

FORJOT, *avec fermeté, mais sans violence.*

Jusqu'à votre retour, elle a été bien heureuse de recevoir d'elle les soins et les caresses dont votre fuite l'avait privée.

GABRIELLE

Peut-être. Mais, dès qu'elle m'a retrouvée, c'est moi qu'elle a préférée.

FORJOT, *de même.*

En effet. Vous avez su en peu de temps, mais avec beaucoup d'habileté, troubler son imagination et son cœur.

GABRIELLE

En la revoyant, toute mon affection pour elle s'est réveillée. Il en a été de même chez elle. Voilà quelle a été toute mon habileté.

FORJOT

Vous en avez fait une enfant ingrate et révoltée.

GABRIELLE

Elle regrette tout ce qu'elle a pu vous dire d'irrespectueux et elle vous en demande pardon.

FORJOT

Soit. Mais moi, je ne veux pas me séparer d'Hélène.

GABRIELLE

Alors, je garderai ma fille.

FORJOT

Chez vous ?

GABRIELLE

Pourquoi pas ?

FORJOT

C'est de la folie.

GABRIELLE

Parce que ?

FORJOT

Je sais que vous ne vivez pas seule.

GABRIELLE

Dans un mois je serai remariée.

FORJOT

Et vous croyez que j'accepterai que ma fille vive à côté de cet homme ?

GABRIELLE

Moi, je n'accepterai pas qu'elle vive à côté de cette femme.

FORJOT

Ce que vous ne voulez pas souffrir, je ne veux pas l'accepter, moi non plus. Ma fille ne vivra pas à côté de celui...

GABRIELLE

S'il le faut, je resterai seule avec elle.

FORJOT

Votre inconscience me dépasse. Comment ! c'est vous qui venez ici poser des conditions...

GABRIELLE

Je ne nie pas ma faute. Mais doit-elle peser sur toute ma vie ?

FORJOT

Vous voulez qu'elle pèse sur toute la mienne. (*Très simple, après un silence.*) Gabrielle... Rappelle-toi. C'est toi qui es la cause de tout. Il n'a tenu qu'à toi de rester, de ne jamais te séparer de

ton enfant. Je ne te rendais pas la vie malheureuse. Je t'aimais et tu sais bien que je t'aurais pardonné. Je t'ai suppliée de rester : tu ne l'as pas voulu. Que de mal tu as fait parce que tu as obéi à un caprice! Tout à l'heure, je l'ai bien vu, tu hésitais à me reconnaître, tellement j'ai vieilli... Je ne t'ai rien fait, moi. Hélène ne t'a rien fait... Mais non, elle ne t'a rien fait! Et c'est nous qui sommes punis! C'est parce que tu as jadis été coupable, que nous allons, nous, nous trouver dans la détresse et la solitude. Après avoir empoisonné ma vie, tu veux donc hâter ma mort?

GABRIELLE

Tu sais bien que je regrette de t'avoir fait souffrir.

FORJOT

Réfléchis : nous n'avons pas été méchants pour toi, hein?

GABRIELLE

Je ne dis pas cela.

FORJOT

Il y a des gens qui, sans instruire notre enfant

des causes de ton départ, n'auraient pas, comme nous, inventé des excuses à ta désertion.

GABRIELLE

Oui, je sais. Tu as été très bon. Je t'en remercie.

FORJOT

Je n'ai pas été le seul. Hélène t'a toujours respectée, elle a appris à Pascaline à t'aimer. Cela devrait te toucher, il me semble... ou alors, je ne sais pas, moi... C'est que tu n'as rien d'humain, c'est que tu es inaccessible à la force de la bonté, c'est que ton cœur peut voir toutes les douleurs sans en être ému, c'est que tu n'as de volonté que pour faire le mal. Ce n'est pas possible... Moi, je sens bien que ce n'est pas possible... Rends-nous mon enfant. Voyons... tu as orienté ta vie dans une voie nouvelle, tu es différente de nous. Tu ne serais pas longtemps à voir que tu t'es éloignée de ta fille non pas seulement par tes voyages. Je ne sais pas bien expliquer cela et j'ai de la peine à te le faire comprendre parce que je ne veux pas dire des mots qui t'irriteraient, tout en exprimant la vérité... Résigne-toi à accepter les conséquences de tes actes et sois heureuse dans le milieu que tu as choisi. Je te le souhaite de tout mon cœur, et si je

pouvais quelque chose pour réaliser mon souhait, je le ferais, je te le dis bien sincèrement... et je te promets que je permettrai à Pascaline d'aller te voir, si tu t'engages à ne pas chercher à la détourner de nous...

GABRIELLE

Pascaline ne voudra pas.

FORJOT

Nous allons le lui demander. Appelle-la... (*Gabrielle hésite.*) Appelle-la.

GABRIELLE, *allant ouvrir la porte de gauche.*

Viens, mon enfant. (*Entre Pascaline.*)

SCÈNE III

FORJOT, PASCALINE, GABRIELLE, *puis* HÉLÈNE

FORJOT

Mon enfant, si on n'avait pas d'indulgence les uns pour les autres, la vie des plus braves gens ne serait pas possible. Je te pardonne et, s'il faut cela pour que tu viennes m'embrasser, je reconnaîtrai

que je t'ai parlé avec trop de colère. Et, si ton orgueil t'empêche de venir, j'irai encore bien te chercher, va! (*Il se lève.*)

PASCALINE, *courant à lui.*

Père! Père! (*Elle l'embrasse.*) Conseille-moi, je suis toute désorientée, toute perdue. Une voix en moi me dit que je ne fais pas ce que je dois faire, mais je ne sais plus, je ne sais plus! (*Gabrielle éclate en sanglots.*)

FORJOT, *prenant sa fille sur ses genoux.*

Il dépend de toi, ma petite fille, que je finisse ma vie dans la plus grande misère ou dans la paix. Tu peux me donner le bonheur des jours qui me restent à vivre. Pour cela, il faut que tu reviennes avec nous et que tu t'appliques à traiter Hélène avec le respect et la reconnaissance que tu lui dois. Écoute, écoute! Dans le désespoir où elle est de n'avoir pu te conquérir, elle veut partir, elle veut reprendre sa vie douloureuse et incertaine d'institutrice, elle va se rejeter dans l'inconnu, dans sa solitude. Elle fuit le foyer où elle était traitée en intruse et en ennemie. Et, ce qui lui coûte plus encore, elle renonce à ton affection pour que tu ne me l'enlèves pas tout à fait. Elle, maintenant, ne te demandera

rien. C'est moi qui fais appel à ta pitié pour elle et pour moi. (*Hélène, prête au départ, est entrée depuis quelques instants.*)

PASCALINE

Ah! si je pouvais l'aimer sans être coupable à l'égard de maman !

GABRIELLE

Tu le peux!

PASCALINE, *surprise.*

Mère, c'est toi qui dis cela?

GABRIELLE

Oui, ma fille. Je ne suis pas la mère que tu crois. Je ne puis me dévouer à toi aussi complètement qu'il le faudrait. Depuis que je t'ai quittée, je me suis créé une vie nouvelle, des habitudes, des affections. Et, si tu osais le dire, tu avouerais que, depuis que tu es arrivée chez moi, tu as été quelque peu déçue. Tu m'as entendue parler à quelqu'un avec une familiarité que seule peut excuser la nouvelle que je me résous à t'apprendre. Pascaline, je vais me remarier.

PASCALINE

Oh ! toi, maman !

GABRIELLE

Ne me juge pas, ma fille. Si tu as des reproches à me faire, ce n'est pas pour ma conduite d'aujourd'hui, c'est pour celle que j'ai eue lorsque, ayant à choisir entre deux chemins, j'ai choisi celui où tu n'étais pas.

PASCALINE

Mère! Tais-toi! Mère, quelle calomnie! Ce n'est pas vrai. Tes ennemis ont dit cela, mais je sais que ce n'est pas vrai, car Hélène elle-même me l'a affirmé.

GABRIELLE

Eh bien! va embrasser Hélène pour cela. Je te le demande. Je vous la confie, Hélène.

RIDEAU

EMILE COLIN, IMPRIMERIE DE LAGNY (S.-ET-M.)

PQ
2201
B5D4

Brieux, Eugène
La déserteuse

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY